

**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane  
**Herausgeber:** Société de Linguistique Romane  
**Band:** 50 (1986)  
**Heft:** 199-200

**Artikel:** Trois modèles latino-romans pour la désignation d'une femelle  
**Autor:** Malkiel, Yakov  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-399796>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## TROIS MODÈLES LATINO-ROMANS POUR LA DÉSIGNATION D'UNE FEMELLE

### I.

Le fait que certaines oppositions à première vue caractéristiques du latin classique (telles CERVUS : CERVA, LUPUS : LUPA, URSUS : URSA) et peut-être plus encore du français (*chat : chatte, chien : chienne, lion : lionne, loup : louve, ours : ourse*) se ressemblent donne l'impression d'un certain mécanisme durable qui aurait servi, pratiquement sans interruption, à tirer, dans le domaine latino-roman, le nom de la femelle du nom correspondant de l'animal mâle. Le témoignage des principales langues apparentées au français semble confirmer cette impression, acquise, il est vrai, d'une façon rapide et superficielle. Ne dit-on pas en espagnol *asno : asna, gato : gata, perro : perra* ? L'italien n'accepte-t-il pas, sans inconvénient, *capro : capra, gatto : gatta, orso : orsa* ?

Mais cet optimisme initial peut céder à un accès de pessimisme dès qu'on examine de plus près un corpus plus étendu de données, à tout le moins assez bigarrées. Pour commencer, la fréquence des types LUPUS : LUPA masque, au niveau du latin, l'existence d'innombrables zoonymes en  $-\bar{E}S$  (-IS),  $-\bar{O}$ ,  $-X$ , etc., dont la forme ne permet pas de décider s'il s'agit de masculins ou de féminins, voire d'un substantif neutre ; là, aucun procédé grammatical solide ne permet aux locuteurs d'opposer le nom du mâle à celui de la femelle. (En marge du système grammatical, on connaît quelques solutions heureuses, comme LE $\bar{O}$  'lion' à côté de LE $\bar{O}$  F $\bar{E}M$ INA 'lionne'). Certes, il y a des cas isolés, où la signification exacte du mot est si explicite en ce qui concerne le sexe qu'elle rend assez invraisemblable l'existence d'un dérivé servant à désigner le sexe opposé : le cas classique est celui de VERR $\bar{E}S$  'verrat'. Mais que faut-il penser de CAN $\bar{E}S$  'chien', F $\bar{E}L$  $\bar{E}S$  'chat (sauvage), petit carnassier', M $\bar{E}L$  $\bar{E}S$  'blaireau, martre', VOLP $\bar{E}S$  (ou -IS) 'renard' ; de (H) $\bar{E}R$ , -RIS 'hérisson' ; de l'hellénisme LYNX ; de M $\bar{U}S$ , -RIS 'souris, rat' ; de GL $\bar{I}S$  (variantes tardives : GL $\bar{I}RIS$  ou GL $\bar{I}R$ ) 'loir' ? Dans ces

cas, fort nombreux, il s'agit, à quelques exceptions près, de désignations d'animaux assez petits qui portaient, dans chaque communauté linguistique, un seul nom, sans égard au sexe. D'ailleurs, dès que les locuteurs les mieux avisés reconnaissaient dans le caractère ou le comportement habituel d'une de ces bêtes un trait censé évoquer la conduite soit nettement masculine, soit féminine (1), rien ne les empêchait de souligner cette frappante (et souvent amusante) ressemblance. C'est ainsi que l'ornithonyme VOLTUR (var. VULTUR), -IS 'vautour' était concurrencé par VOLTURNUS, -Ī, plus explicite à cet égard ; que VERRĒS est devenu *verro* en italien (d'ailleurs, la var. VERRUS figure déjà dans les gloses de la basse latinité) et, à l'aide de suffixes fort expressifs, *verrat* en français, mais *verraco* en espagnol, moyennant un processus qu'on s'est mis d'accord d'appeler échange ou substitution de suffixes. D'autre part, comme certaines caractéristiques du lynx révèlent des traits que la croyance populaire attribue, à tort ou à raison, au sexe féminin, on a vite fait de transformer LYNX en \*LYNCIA, prononcé \*LUNCIA, à en juger par les formes de l'italien : *lonza*, et du français : (*l*)once, en face du mot savant *lynx*, tandis que le v.h.a. *link*, nom d'emprunt évident, présuppose, comme source immédiate, LYNCE, LŪNCE sans la moindre altération de la finale.

Une des conséquences de l'ambigu sexuel qui entourait plusieurs zoonymes latins est la différence de genre grammatical entre leurs correspondants romans : l'esp. *la liebre* s'oppose au fr. *le lièvre*, tandis que l'it. *lepore* reste atteint d'une équivoque du genre ; le portugais, lui, s'est rangé du côté de l'espagnol (LEPUS, -ORIS signifiait à la fois 'lièvre' et 'hase', représentant ainsi les deux genres ; le mot n'appartenait pas, d'ailleurs, au fonds indo-européen du latin). En toscan, *serpe* et *serpente* sont deux mots masculins, comme en français (*le serpent*) et en roumain (*șarpele*), mais dont s'écartent, une fois de plus à l'unisson, l'espagnol (*la serpiente* et, dans la langue classique ainsi qu'à présent — mais uniquement au sens figuré — *la sierpe*) et le portugais (*a serpente*) où d'ailleurs ces termes sont menacés par *cul(u)ebra/cobra*, échos lointains de COLŪBRA (qui, déjà en latin, avait précédé COLUBER, -BRIS ou -BRĪ, parvenant à éclipser ce dernier complètement par la suite).

(1) A relire, sous ce rapport, ce qu'en disent A. Ernout et A. Meillet, *D.É.L.L.*<sup>4</sup>, s.v. VOLPES : « Le genre féminin, que présentent plusieurs des noms de l'animal, ainsi . . . r. *lisica* (et de même dans d'autres langues slaves), est, comme dans le dérivé gr. *ύαινα*, un moyen de marquer du mépris pour une bête sans courage ».

A la vue de cette situation qui n'est ni simple ni uniforme <sup>(2)</sup>, on se sent prêt — je l'ai déjà dit — à changer d'avis : l'optimisme initial cède à un pessimisme profond, l'idéal de la prévisibilité paraît dorénavant hors de notre portée.

Néanmoins, nos chances de pouvoir nous orienter, en tant que romanistes, dans ce fouillis de contradictions apparentes s'améliorent dès que nous examinons, avec plus de patience qu'au début de l'enquête, l'état des choses au stade du latin populaire — travail de défrichage qu'on n'a pas encore mené à bonne fin. Certaines tendances s'y dessinent assez clairement, sans qu'il manque pourtant des catégories qui se chevauchent. On peut, en effet, distinguer trois modèles bien représentés en latino-roman pour la désignation d'une femelle ; en dehors de ce schéma triparti on placera les cas assez nombreux où les sujets parlants ont renoncé entièrement à la possibilité de marquer, en parlant ou en écrivant, le sexe de l'animal en question (bête, oiseau, poisson, insecte) ; ces cas sont donc ceux de genre unique. On allégera plusieurs raisons, en partie linguistiques ou historiques, en partie biologiques ou géographiques, de ce curieux renoncement.

## II.

Mais avant d'aborder l'analyse des détails, nous ne pourrions que tirer profit d'un coup d'œil sur les généralités. Il y a, tout spécialement, quatre problèmes qui appellent l'attention au préalable.

---

(2) Il va sans dire que les noms d'animaux qui sont des mots savants posent des problèmes spéciaux. Dans cette catégorie, il est entièrement concevable qu'une désinence casuelle du prototype grec ou latin détermine d'avance le genre du mot en question dans une langue moderne ; mais un épisode mythologique ou un fameux passage de l'*Énéide* peuvent, eux aussi, jouer un rôle décisif dans ce contexte. Ainsi, *la panthère* du français, *la pantera* de l'italien et de l'espagnol, enfin *pantera* (f.) du russe s'opposent en bloc à *der Panther* de l'allemand ; les philologues classiques nous avisent qu'en latin PANTHERA correspondait à πάνθηρ, tout comme STATERA 'balance' était appelé à représenter στατήρ. On sait que, pour les Romains, TIGRIS était une tigresse plutôt qu'un tigre, et que l'espagnol du Siècle d'Or renouela cette tradition — on dirait d'ordre littéraire — en disant *la tigre* ; l'introduction du type *tigre* : *tigr̄esa* (comme *león* : *leona*) est de date assez récente. L'italien n'a jamais abandonné la tradition du latin. Quant à la série des désignations des femelles des grands carnassiers félins en anglais : *leopard-ess*, *lioness*, *pantheress*, *tigress* (qui évoquaient jadis un monde

a) On a fait allusion, à plusieurs reprises, à la dérivation du nom de la femelle par un procédé bien agencé, le point de départ étant, d'ordinaire, le nom du mâle : si *guenon* est indépendant de *singe*, *ânesse* dépend de la préexistence d'*âne*. Certes, c'est la solution la plus commune et, de ce fait, la plus commode, mais elle est loin d'être obligatoire partout ; dès l'abord, il conviendra de se mettre d'accord sur la possibilité limitée de tirer, en sens contraire, la désignation du mâle de celle de la femelle. Si, en latin, *GALLĪNA* appartient à l'entourage de *GALLUS*, ce qui est en conformité avec les faits biologiques, en français, au contraire, la *dinde* (ou, comme on disait auparavant, *la poule d'Inde*) paraît avoir précédé le *dindon*, tout comme *la cane* montre une forme plus simple que le *canard*. A comparer, en allemand, *Enterich* et *Gänserich*, masculins tous les deux, en face de *Ente* (f.) 'cane, canard' et de *Gans* (f.) 'oie, jars'. Tout de même, *canard*, malgré sa structure plus complexe par rapport à la hiérarchie affixale, reste l'étiquette générale de l'oiseau en question, ce qui se manifeste, par exemple, par une fréquence plus élevée que celle de *cane* <sup>(3)</sup>.

b) Pour la désignation des êtres vivants, du règne de la faune y compris, le latin et ses descendants, ainsi que d'autres familles de langues, mettent à la disposition des locuteurs plusieurs procédés qui se ressemblent jusqu'à un certain point, mais que néanmoins il faut se garder de confondre :

α) Le procédé du genre commun : un seul mot (y compris le radical et la désinence) sert à désigner l'être en question ; il est capable d'adopter les caractéristiques morpho-syntaxiques (p. ex. l'accord) d'un nom masculin et d'un nom féminin, selon les circonstances contextuelles. Ce procédé est surtout applicable aux cas où il s'agit d'animaux relativement petits, qui ne sont appelés à rendre aucun service direct à l'homme

---

exotique à demi fabuleux), elle se ressent de la transmission des connaissances de l'Antiquité par l'intermédiaire de la littérature narrative française du Moyen Age ; par conséquent, il manque un dérivé comparable de *jaguar*, pour ne rien dire de *cougar* et de *jackal* 'chacal'.

- (3) Il ne faut pas confondre ce problème très nettement posé avec la dérivation, en partant d'un zoonyme de genre (grammatical) féminin, de noms masculins ayant une fonction différente de celle d'un pendant pur et simple désignant le genre opposé. Ainsi, *abejorro* (ou *abejarrón*) désigne, en espagnol, soit un bourdon, soit un hanneton, donc des espèces entomologiques foncièrement différentes d'une abeille (*abeja*), et nullement une 'abeille mâle'. En français, un *moucheron* est un moustique (insecte qu'on appelait naguère *cousin*) plutôt qu'une 'mouche mâle', bien qu'on ait tiré ce mot de *mouche*. Le *caneton*, par contre, est le petit d'une *cane* (et d'un *canard*).

et dont le nom se termine par une finale qui n'est pas nettement marquée quant au genre (p. ex. -ĒS). En français, c'est le cas d'*aigle*, bien que là d'autres considérations se soient superposées à la distinction fondamentale (on dit : *ce n'est pas un aigle*, mais on parle des *aigles romaines*) (4) ;

β) Le procédé d'un seul mot, à genre fixe, qui peut désigner un être de n'importe quel sexe, sans conséquences d'ordre morpho-syntaxique. C'est le cas d'innombrables zoonymes s'appliquant à des animaux grands ou petits dont la vie intime, pour ainsi dire, n'intéresse pas trop l'homme moyen. Ainsi *la baleine*, à coup sûr, n'est pas accompagnée de \**le balein* ; à côté de *la punaise* on ne trouve la moindre trace de \**le punais*, et cela vaut aussi pour *le pou*, *la puce*, et *la fourmi*, ou *l'alouette* et *le colibri*. A noter le fait que la qualité d'adulte de l'animal est assez souvent mieux marquée que celle de sexe : les francophones tiennent à distinguer *la baleine* des *balineaux*, tout comme l'espagnol oppose *ballena* à *ballenato* et comme l'italien distingue un *balenotto* d'une *balena* (5) ;

γ) Enfin, on rencontre le cas délicat d'un zoonyme à deux genres, distingués tout à fait normalement par la désinence, mais une des deux formes est réservée principalement à la désignation de l'animal au sens générique et figuré, sans que les locuteurs se préoccupent de mettre en relief son sexe. Par conséquent, un mot comme *âne*, en partie à cause de sa brièveté, parvient à éclipser *ânesse* — dérivé, somme toute, peu fréquent, presque technique.

Les langues, même celles qui sont censées être apparentées, se comportent d'une manière un peu capricieuse, voire imprévisible, à cet égard. Ainsi, tandis qu'en français *le chat* l'emporte, sur l'échelle de la fréquence lexicale, sur *la chatte*, l'allemand, au contraire, concède à *die Katze* une notable supériorité sur *der Kater*, tout comme un locu-

(4) Quand un mot commence par une voyelle, de telles confusions doivent se présenter assez fréquemment, à cause de la coïncidence des deux formes d'article défini. On se rappellera, à cet égard, les complications dues, en espagnol, à la longue coexistence de *el(l) águila*, au singulier, et *las águilas*, au pluriel. Mais le français, faisant une coupe sémantique, oppose aussi *la foudre* (*est tombée sur...*) à (*il est*) *un foudre* (*de guerre, d'éloquence*).

(5) La raison en est le fait qu'on reconnaît plus facilement, surtout à distance (le marin est amené à observer de loin les baleines en pleine mer), la différence de grandeur que les particularités anatomiques. A noter, d'ailleurs, qu'en italien *baleno* désigne la foudre.

teur russe, désireux de comparer chat et chien, n'hésitera pas à accorder la préférence à *koška* (f.) sur *kot* (m.).

Ce qui complique l'état des choses, c'est que, pour la dérivation suffixale, un autre système de hiérarchie arrive parfois à s'imposer. Ainsi, en général, le toscan garantit à *cane* une place supérieure, dans l'échafaudage du lexique, à *cagna*, tout comme en français *chien* surpasse *chienne* en importance (et, par conséquent, en fréquence), et ce rapport est confirmé en espagnol par la supériorité acquise par *perro* aux dépens de *perra*, en portugais (du Brésil) par *cachorro* vis-à-vis *cachorra*, etc. Mais, chose curieuse, pour les dérivés suffixaux, assez nombreux dans ce cas particulier, l'italophone préfère très souvent, comme point de départ, *cagn-*, plutôt que *can-*, ce qui explique les équivalents locaux de 'roquet' et de 'chiot': *cagnaccio* (ou *-azzo*), *cagn(u)olo* et, à leur suite, *cagnolino*, *cagnotto*, ainsi qu'une foule d'autres mots: *cagnesco* 'bourru, hargneux', *cagnaia* 'abolement, brouhaha, vacarme', *rincagnarsi* 'regarder d'un air menaçant, se re(n)frognier', *scagnare* 'japper, glapir', etc.<sup>(6)</sup>.

δ) Jusqu'ici on s'est contenté d'une confrontation globale mâle: femelle à l'intérieur de la catégorie des animaux adultes. Mais, surtout quand il s'agit d'animaux domestiques dont on s'attend à tirer certains

(6) Pour se faire une idée d'ensemble de la répartition de *cagn-* et *can-* dans les dérivés et les composés toscans, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'analyse préliminaire de Br. Migliorini et A. Duro, *Prontuario etimologico della lingua italiana*, 4<sup>e</sup> éd., Turin, 1964, p. 85a. On peut s'expliquer cette anomalie en supposant qu'au début on associait les chiots plutôt à la mère qu'au père (ce qui justifierait *cagnuolo*, *cagnolino*, etc.) ; le reste du processus montre une généralisation de cette tendance. Dans les composés c'est bien *can-* (au sg. *cane*, au pl. *cani*) qui l'emporte: *accalappiacani* 'attrapeur de chiens', *castracani* 'châtreur de chiens', *pescecane* 'requin', litt. 'poisson-chien'. A titre de curiosité j'ajoute que plusieurs mots que le français, au cours des siècles, a empruntés à l'occitan (pas nécessairement au toscan), se laissent grouper autour de ce radical *cagn-*: *cagná* 'bien abrité contre le vent', écho assez récent du prov. *cagná* 'id.'; lang. *cagnar*, dérivé de *cagna* 'chienne'; puis toute une pléiade de mots empruntés au cours des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, à savoir: *cagne* 'chienne, mauvais chien, prostituée', *cagnard* 'fainéant comme un chien couché', d'où *cagnarder*, *cagnardise*, *s'accagnarder* (favoris tous les trois de Calvin), et *cagneux*, 1614, « dit ainsi parce que les chiens ont des pattes de devant plus ou moins cagneuses » (O. Bloch et W. von Wartburg, *D.É.L.F.*, 5<sup>e</sup> éd., Paris, 1968, p. 98b, où l'on trouve aussi, enregistré séparément, *cagnotte* emprunté, en 1836, au méridional *cagnotto*; ce mot « désigne par figure, divers récipients ou objets: petit cuvier, cornette d'étoffe, etc. »).

profits, la réalité des conditions de l'élevage et la réalité conjointe du langage (particulièrement au niveau des parlers ruraux) sont beaucoup plus compliquées et plus nuancées. En parlant de l'animal mâle, on tient à préciser s'il a été châtré ou réservé pour la reproduction, voire pour certains services spéciaux qui engagent sa « virilité » : on ne confond pas le *coursier* (ou le *destrier*) avec le *cheval* tout court ; le *taureau* (a. frç. *torel*) n'est pas interchangeable avec le *bœuf* ; on distingue nettement le *bélier* du *mouton*. Pour la femelle, il y a, surtout dans les dialectes et parlers régionaux, une tripartition : on distingue l'animal fécond, par conséquent capable de faire des petits, de l'animal qui a déjà fait sa portée, ou plusieurs portées, ainsi que de la femelle stérile (en général trop vieille). Ce système de segmentation de la nomenclature selon l'utilisation de l'animal ou sa valeur biologique montre beaucoup de fluctuations. Puis il y a le problème épineux que pose l'éventuelle distinction des animaux jeunes selon leur sexe. Celle qu'on fait du *chevreau* et de la *chevrette* ainsi que du *poulain* et de la *pouliche*, pour ne rien dire du *veau* et de la *génisse*, est axée sur ce critère. (L'anglais est encore plus riche sous ce rapport, ayant à sa disposition *colt* et *foal*, comme équivalents du premier, et *filly* comme l'équivalent du second (7).)

On aimerait pouvoir tracer aussi, autant que les circonstances l'exigent ou le permettent, une ligne de démarcation entre a) les noms des animaux jeunes et b) ceux des petits des animaux, même pour le gibier et la volaille. Un abîme sépare ces deux catégories (en apparence semblables), surtout quand on a affaire à des animaux de grande taille. Qu'il s'agisse, au marché, d'animaux de tirage ou de ceux de boucherie (et, à plus forte raison, de ceux de reproduction), un animal encore jeune mais adulte, pourvu qu'il soit sain, représente tout ce qu'il y a de plus attrayant pour l'acheteur et le consommateur. Vendeur et serveur l'appellent donc *mul-et*, *poul-et* et *taur-eau*, pour souligner ses qualités, tandis que, pour les Gallo-Romains, ce n'était qu'un simple MŪLUS, PULLUS (ou plutôt GALLUS) et TAURUS ; on trouve le suffixe *-et* dans *baudet*, le « père de famille » dans un troupeau d'ânes, dont la dérivation a une cause moins transparente (il s'agit d'un dérivé de l'a. fr. *bald*, *baud* 'fier, plein d'ardeur', d'origine germanique ; à comparer

(7) L'anglais a aussi une richesse inouïe, l'emportant sur les langues romanes à cet égard, en ce qui concerne les verbes désignant les différentes portées (= 'mettre bas') : *to whelp*, *cub*, *pup*, *calve*, etc. ; à comparer, en français, *vêler*, qui se rattache à *veau*, anc. *veel*.

*bouc*). Sous une constellation de circonstances presque parallèle, *borrico*, en espagnol, malgré la coexistence de *burro* et le rôle que ne cesse de jouer le suffixe diminutif *-ico*, a fini par correspondre à 'âne' tout court et nullement à \*'jeune âne' ou \*'petit âne' (formations subsidiaires réservées à *borriquillo*, *-ito*, ce qui permet aux locuteurs d'avoir recours à des dérivés comme *borricada*, *-ón*, *-ote* ainsi que *borriqu-eño*, *-ero*, exempts de toute nuance diminutive ou hypocoristique). Pour suggérer une combinaison de force et de jeunesse, l'italien a mis en usage une enfilade de suffixes fort heureuse, à savoir, *-acchiotto* (donc *lupacchiotto*, *orsacchiotto*, *volpacchiotto*), que personne ne confondra avec *-ino* de *micino* 'minet', *leon-c-ino* (ou *leon-c-ello*) 'lionceau', *cagnolino* 'chiot', qui suggère la faiblesse ainsi que le manque d'énergie et d'initiative. Pour l'ancien provençal il suffit de citer *taurel*, mot correspondant à l'a. fr. *torel* 'taureau'.

Le petit d'un animal, qui n'est pas encore muni d'armes offensives, ni exercé à échapper au danger, a constamment besoin de la protection, qu'il s'agisse d'un *louveteau*, d'un *ourson*, d'un *levraut* ou d'un *lapeureau* (8); c'est d'ordinaire la femelle qui veille — parfois farouchement — à la sécurité de sa progéniture. Un jeu subtil de suffixes et quelquefois de radicaux tient ces termes à l'écart de tout risque de confusion avec ceux qui désignent les jeunes animaux déjà grandis qui n'ont plus besoin que leur mère les protège. Ces animaux nouveau-nés, encore tendres, ne servent que rarement de nourriture et jamais au tirage; apprivoisés, ils deviennent des camarades de jeu des marmots; les chasseurs évitent de les tuer. Leur rassemblement sur litière favorise la formation de mots collectifs, surtout dans les langues germaniques (all. *Löwenbrut*, angl. *lion's breed*), où ce procédé est mieux développé qu'en roman, grâce aux possibilités que fournit la composition.

Plus l'animal en question intervient dans la vie quotidienne des locuteurs, et plus il y a de chance que sa vie soit segmentée dans le lexique. La précision de l'arabe en tout ce qui a trait à l'élevage et la vie des *chameaux* est devenue proverbiale; par contre, les Français se contentent d'une triade de mots: *chameau*, *chamelle* (d'ailleurs, assez rare) et *chamelier*. Quant au *chamois*, qui vit dans les zones latérales de

---

(8) A remarquer que *levraut*, désignant l'animal en question à un stade fort jeune, n'a pas besoin d'un mot féminin correspondant, tandis qu'un *lévrier*, qui désigne un chien de chasse déjà bien développé, appelle un équivalent féminin, à savoir, *levrette*; forme haplologique de \**levrerette*?

la France, il manque de famille lexicale en français littéraire, représentant ainsi un cas limite. La disponibilité de *lion*, *lionne* et *lionceau* suffit parfaitement au francophone moyen ; par contre les Hébreux de l'âge biblique et les Israéliens modernes qui occupent une zone limitrophe du désert, où ces animaux abondent, distinguent le jeune lion déjà dangereux pour l'homme et le bétail — celui qui est presque égal à ses parents en stature et les surpasse déjà peut-être en vitesse, en vigueur et en résistance — du lionceau nouveau-né entièrement inoffensif<sup>(9)</sup>. Mais quand il s'agit d'êtres vivants très petits (ou qui ne présentent que peu d'intérêt pour l'homme), cette distinction si utile tend à s'effacer ; qui souhaite savoir si le *souriceau* ou ses équivalents (esp. *ratoncito*, port. *ratinho*, it. *topolino*), pour ce qui est de leur degré de croissance, équivalent au *lionceau* nouveau-né ou au *jeune lion* au rugissement féroce ?

On s'est attardé à mentionner ces détails parce que la reconstruction d'un type \*CERVIA 'biche' en latin vulgaire (hypothèse hardie, qu'on doit à Adolfo Mussafia) court le danger de butter contre une objection prévisible : à quoi bon inventer un féminin en -IA s'il existait déjà un mécanisme CERVUS - CERVA ? Or, quelle que fût l'enchaînement des circonstances chronologiques, rien ne garantit que CERVA et \*CERVIA, là où ils coexistaient, avaient exactement la même signification, bien que les différences se soient en effet effacées par la suite.

Pour conclure la discussion des généralités, on fera les observations supplémentaires suivantes :

1° On a érigé en un principe ferme, pour ainsi dire inébranlable, la tradition, qui a sans doute certains mérites, et selon laquelle on examine séparément les noms de parenté (à l'intérieur des structures des sociétés humaines) et les zoonymes<sup>(10)</sup>. Or, si la sociologie et l'anthropologie ne

(9) Précisément parce que l'Ancien Testament connaissait l'emploi de *kəfir* au sens de 'jeune lion formidable' (à la différence de *arje* 'lion adulte'), l'aviation de guerre israélienne a tenu à donner ce nom à un type d'avion militaire ultra-rapide.

(10) On pourrait fournir d'innombrables données bibliographiques pour prouver cette vérité banale, au dedans et en dehors des traditions de la linguistique romane. On a fini par comprendre, sous la pression de l'ethnologie, que les noms de parenté (humaine) tendent à former un système où tout se tient, de sorte qu'il est presque futile de s'occuper du nom d'un chaînon isolé de cet ensemble cohérent. Soit ; mais alors pourquoi exclure, de prime abord, les matériaux que fournit la zoonymie ? En roman, la tradition à laquelle on vient de faire allusion englobe la thèse d'Ernest Tappolet (1895), excel-

peuvent que profiter de cette délimitation rigoureuse, il n'en est pas de même en lexicologie, puisque les sujets parlants tendent à reconnaître certaines ressemblances frappantes entre les simples types de famille qu'on observe dans le règne de la faune, tout spécialement dans la vie quotidienne des animaux apprivoisés, et les familles humaines. Certes, personne ne voudra chercher chez les animaux des relations comme celles qui opposent la belle-mère à la bru, ou qui attirent l'oncle vers la nièce ; elles restent propres à la condition humaine. Mais frères et sœurs, parents et enfants, mâles et femelles, jeunes et vieux — voilà des relations qui franchissent décidément la frontière séparant les deux catégories d'êtres vivants (11).

2° Il est naturel que l'énorme domaine des zoonymes contienne un certain contingent, d'ailleurs modeste, de mots savants, transmis par la lecture des textes légués par l'Antiquité, donc de mots qui n'ont pas subi, sauf peut-être en partie, les changements phonétiques censés

---

lente pour son temps, mais tronquée par l'absence de la section concernant les langues hispano-romanes (lacune qui, hélas, n'a jamais été comblée). Pour l'indo-européen, on pourrait signaler comme dernière étape la monographie, un tant soit peu capricieuse, d'un spécialiste, pourtant de premier ordre, Oswald Szemerényi : *Studies in the Kinship Terminology of the Indo-European Languages* (= *Acta Iranica*, t. 17, 1977), immense travail dont on peut se faire une idée en consultant les comptes rendus (eux aussi riches de suggestions et d'observations critiques) de Paul Friedrich, dans *Lg.* 56 (1980), pp. 186-192, et de W. R. Schmalstieg, *General Linguistics*, 19 (1979), pp. 84-87.

- (11) Comme dénominateurs communs on peut citer certains suffixes que partagent a) les noms d'animaux jeunes, b) certaines désignations des enfants (tout spécialement, cela va sans dire, quand il s'agit de « races » méprisées) et c) même les noms... des diabolins. A comparer, en espagnol moderne, *mul-ato* 'jeune mulet' (comme *ballen-ato* 'baleineau'), puis, à titre de métaphore, 'mulâtre' ; a. esp. *jud(i)-ezno* 'garçon juif', *mor-ezno* 'jeune Maure', *pecad-ezno* 'diablotin', tous les trois échos de *lob-ezno* 'louveteau' (de *lobo*), *vibor-ezno* 'serpenteau' (de *vibora*). Le russe accorde la même étendue sémantique à *-ėnok*, var. *-onok* : *jagn-ėnok* 'agneau', *kot-ėnok* 'chaton', *kozl-ėnok* 'chevreau', *medvež-onok* 'ourson', *tel-ėnok* 'veau', *poros-ėnok* 'pourceau', *volč-ėnok* 'louveteau', mais aussi *negrit-ėnok* 'jeune nègre' (avec l'interfixe *-it-* emprunté à *negrito*), *turč-onok* 'jeune Turc', *žid-ėnok* 'jeune Juif', et même *reč-ėnok* 'enfant', ainsi que *čert-ėnok* 'diablotin'. Plusieurs suffixes rivaux résistent à cette tentation d'étendre leurs gammes, p. ex. *červ-jačėk* 'vermisseau'. A noter que les mots espagnols en *-ato* et les mots russes en *-ėnok* (*-onok*), tant qu'ils gardent leur sens primitif, manquent de féminins (mais il est permis de dire *mul-ata* en parlant d'une femme mulâtre) ; et que les mots russes, à la place des pluriels réguliers, ont des pluriels collectifs en *-(j)ata*, modèle qui s'étend à *šč-en-ók* 'chiot' / *šč-en-játa*.

« réguliers ». Ce groupe relativement réduit inclut aussi les noms des animaux fabuleux, légendaires, mythologiques, etc., comme l'*unicorne*, l'*hippogryphe*, l'*hydre*, etc. ; on peut y ajouter — mais c'est déjà discutable — le *centaure*, mi-homme, mi-animal. L'étude des noms des monstres est en marge du domaine qui nous occupe ; les monstres mâles prédominent, mais il ne manque pas d'ondines — mi-femmes, mi-poissons.

3° On a récemment proposé de grouper à part certains changements phonétiques de caractère expressif ou phonosymbolique, qui ne jouent un rôle vraiment important que dans l'histoire de quelques langues, p. ex., de l'espagnol, à la différence du français. Ainsi, les mots latins commençant par S- correspondent, d'ordinaire, à des mots castillans commençant également par s- (SAECULU > *siglo*, à travers *sieglo*), et ceux qui commencent par K<sup>e, i</sup> (écrit C) ont des équivalents avec initiale C- [θ] (CENTU > *ciento*) ; mais dans certaines catégories sémantiques, c'est précisément S- qui, outrepassant la norme, donne lieu à la formation de c- [θ] ou ch- [č], et dans ces mêmes catégories, il n'est point exceptionnel qu'un K<sup>e, i</sup> produise un ch-, ce qui explique SUB SUPRĀ > cat. *sosobra* > esp. *zozobra* 'inquiétude', SĪBILĀRE 'siffler' > esp. *chiflar* 'moquer', etc. Or, il y a bon nombre de zonymes qui participent à ce développement spécial ; il s'agit d'animaux (oiseaux, insectes) remarquables soit par les sons qu'ils émettent, soit par le dégoût qu'ils causent (en répandant une puanteur, etc.). A remarquer le développement de CICĀDA 'cigale' (mot expressif déjà en latin) en esp. *cigarra*, et la transformation de CĪMICE 'punaise' > a. esp. *çimze* en *chinche* (12).

4° Devant les étonnants progrès que ne cesse de faire, depuis un quart de siècle, l'étude systématique du langage des enfants tout jeunes,

(12) Quant aux détails, je dois pour le moment me contenter de fournir quelques renseignements sur mes derniers travaux, récemment publiés ou en cours de publication : a) Language-Universal vs. Language-Specific Phonosymbolism : /t/ as the Carrier of the Idea of Stubborn Resistance, in : *Zbornik matice srpske za filologiju i lingvistiku* (Novi Sad), t. 27-28 (1984-85 : *Mélanges Ivić*), pp. 423-430 ; Studies in Secondary Phonosymbolism, in : *Archivio Glottologico Italiano*, t. 69 (1984 [-85]), pp. 1-25 ; Integration of Phonosymbolism with Other Categories of Language Change, à paraître dans *Transactions of the 7th International Conference for Historical Linguistics (Pavia, 1985)* ; enfin, Regular Sound Development, Phonosymbolic Orchestration, Disambiguation of Homonyms, à paraître dans les Actes de la Sound Symbolism Conference (Berkeley, janvier 1986).

il est loisible de rêver à tout ce que la zoonymie pourra tirer un beau jour de ces précieuses découvertes. Le perroquet ou l'écureuil dans la cage, les souriceaux trouvés dans un trou, les chatons et les chiots qui soudainement apparaissent sur le seuil de la cuisine — voilà quelques éléments qui composent le monde enfantin. La réduplication règne sur ce langage : des mots familiers comme *mimi* abondent<sup>(13)</sup>. Quant un mot courant tombe en désuétude (p. ex. à cause d'une équivoque provoquée par une collision d'homonymes ou en tant que tabou), le lexique des enfants — créé en grande partie par les parents et les familiers de la maison — est toujours prêt à fournir un mot capable de suppléer au mot déchu, ou qui est en train de déchoir. Il importerait de tirer au clair la question de savoir si de telles modifications n'ont pas eu d'effet sur les désignations de la femelle<sup>(14)</sup>.

(13) Il est dommage qu'après Lazare Sainéan (et, sur une échelle plus modeste, Leo Spitzer et Albert Dauzat) on ait négligé ce domaine pourtant passionnant des noms flottants, spontanés du chat et de certains autres animaux favoris que les enfants aiment à choyer, câliner, caresser. Voir un des premiers travaux de Sainéan écrits après son départ pour l'Ouest : *La création métaphorique en français et en roman ; images tirées du monde des animaux domestiques* . . ., Suppl. 1 et 10 de la *Z.R.Ph.*, Halle, 1905, 1907, ainsi que l'article « Les noms romans du chien et leurs applications métaphoriques », dans *M.S.L.*, t. 14 (1906-08), 201-275.

(14) On sait d'ailleurs que certaines désignations de la louve (LUPA) et de la chienne (ang. *bitch*, r. *suka*) acquièrent facilement des nuances péjoratives ('femme de mauvaise vie', etc. ; à comparer LUPANAR), ce qui oblige souvent les locuteurs à remplacer ces mots, p. ex., par le nom de l'animal jeune, ou par un nom d'emprunt. C'est ainsi que CATULA, \*-ELLA devint la source de port. *cadela*, a. esp. *cadilla* (concurrencé par *perra*) ; mais l'emploi de *cadela* au sens figuré transforma cette désignation en un mot de mauvais goût, laissant la porte grande ouverte, du moins au Brésil, à la généralisation de *cachorra*, qui auparavant ne désignait que l'animal jeune et dont le triomphe entraîna, à son tour, l'introduction, par amour de la symétrie, de *cachorro* aux dépens de *cão* < CANE. En espagnol, *cachorro* (de CATULU + *orro*) a gardé son sens primitif, et *cachorra* ne s'emploie qu'à titre d'exception.

Enfin, il faut tenir compte du vocabulaire de la plaisanterie. L'ichtyonomie romane ne distingue pas les sexes des poissons, on dit donc, sans ambages, *truite* en français, *trucha* en espagnol, *truita* en portugais, *trotto-la* en toscan, etc., sans se préoccuper du masculin ; le point de départ commun fut TRÛCTA, mot panroman (sauf roumain) et attesté aussi dans deux langues celtiques et en albanais. Il est possible, selon Ernout et Meillet, que l'a. angl. *trúht* repose sur \*TRÛCTA, mais on ne connaît point d'autres variantes, même localement limitées. Tout de même, un dicton cher aux

## III.

Tout le monde sait qu'en latin classique c'est AV-IA 'grand-mère', et non pas AVA (dont on trouve, cependant, quelques traces isolées en latin tardif), qui s'opposait à AVUS, anciennement AVOS, 'grand-père' ; autrement dit, le rapport entre ces noms de parenté était foncièrement différent de celui, plus courant, entre AMĪCUS et AMĪCA ou BONUS et BONA. A y regarder de près, le cas, de beaucoup le mieux connu, de l'opposition -US (ou une autre désinence masculine, y compris zéro) : -IA, est moins exceptionnel qu'il ne paraisse à première vue. Ainsi, il a dû y avoir plusieurs tentatives — contemporaines ou successives — d'un rapprochement formel des mots pour 'neveu', 'petit-fils' (NEPŌS -ŌTIS) et 'nièce', 'petite-fille' (NEPTIS -IS) qui, eux, souffraient d'une asymétrie de plus en plus choquante. Autant dire que, sur les inscriptions funéraires et dans d'autres spécimens de la langue vulgaire, les épigraphistes ont en effet découvert des vestiges de NEPT-A et de NEPŌT-A (variantes provoquées par deux ordres de l'analogie) et, de plus, de NEPT-IA, NEPŌT-IA et NEPŌT-IC-IA, qui représentent des innovations vraiment hardies (la dernière forme rappelle NŪTRĪCIA 'nourrice'). Ce qui rehausse l'intérêt de ces variantes, outre leur richesse, c'est le fait que NEPŌTA et NEPTIA aient survécu en roman, en roumain d'une part (*nepoată*), et, d'autre part, en français (*nièce*).

Ce n'est pas tout : il existait, en marge du lexique de la langue littéraire, le type FRĀTR-IA — assez mal attesté — défini dans le traité didactique « Paulus ex Festo » comme 'uxor fratris' et interchangeable, à ce qu'il paraît, avec FRĀTR-ISSA, mais non avec GLŌS GLŌRIS 'viri soror' (à comparer, en russe, *zolóvka*, mot d'ailleurs apparenté, selon Meillet). On rencontre, en plus, SORŌRIUS '(propre) de la sœur', puis 'mari de la sœur', mot fort bien conservé et copieusement attesté dans le nord-est du domaine de l'ancien français (a. wall., pic., champ., bourg. et lorr. *sororge*, *serorge*, *seroge*, etc.), où il a d'ailleurs été sujet à une notable oscillation sémantique, signifiant parfois 'fils de la sœur',

---

enfants hispanophones déclare : « ¡ Quiéreme mucho/como a la trucha el *trucho* ! ». Un modèle familial (p. ex. *tío* 'oncle' ~ *tía* 'tante') pousse les enfants à inventer *trucho* (pour ainsi dire, 'l'ami ou le mari de la truite'), qui, en dehors de cette rime, n'existe qu'à l'état latent, mais peut toujours revêtir une importance réelle si un concours inattendu de circonstances s'y prête.

'belle-sœur' et même 'belle-mère' (15). Cependant, on ferait fausse route en confondant les deux types a) AV-IA, NEPT-IA (NEPŌT-IA) et b) FRĀTR-IA / SORŌR-IUS. Ces derniers mots ne représentent, au fond, que des adjectifs en -IUS, -IA, -IUM, élevés, parfois à date tardive, dans certains contextes, au rang de substantifs ; la meilleure preuve en est le fait que UXŌRIUS '[mari] trop épris de son épouse' (basé sur UXOR-ŌRIS 'femme légitime') s'emploie essentiellement en fonction d'un adjectif pur, n'admettant qu'un neutre substantivé (UXŌRIUM 'certain impôt qu'étaient obligés de payer les vieux célibataires'). Les indo-européens signalent, à titre de curieux parallèle, le caractère, au début, foncièrement adjectival de FĪL-IUS 'fils' et FĪL-IA 'fille' qui, pour des raisons qui nous échappent, ont réussi à remplacer des mots entièrement différents de la langue mère qu'on reconnaît encore assez clairement à travers le prisme de plusieurs branches de l'indo-européen primitif, notamment des langues slaves et germaniques (16). A ajouter GERM-ĀNUS 'frère' et GERM-ĀNA 'sœur', ainsi que SOBR-ĪNUS 'cousin' et SOBR-ĪNA 'cousine', suivis de près de CŌNSOBR-ĪNUS, -ĪNA, qui présupposent tous les quatre \*SORŌR-ĪNUS, issu de SORŌRE et antérieur à SORŌR-IUS, qu'on vient de rencontrer dans un autre contexte. Quant à AV-IA et NEP(Ō)T-IA, il s'agit de la désignation archaïque, voire primitive de membres féminins du ménage et de la famille (*sensu lato*). Personne, que nous sachions, ne s'est jamais avisé de lancer un type rival, \*NEP(Ō)TIUS, et s'il y a, incontestablement, quelques exemples sporadiques de AVIUS (variante qui paraît avoir survécu en espagnol, transformée en *ayo* 'gouverneur', côte à côte avec

(15) Dans le fasc. 90 (1963) du *F.E.W.*, qui fait partie du t. 12, pp. 118b-119a, A. Kuhn a fait une tentative — à vrai dire, pas très heureuse — de donner une synthèse et une interprétation du fichier que lui avait confié W. von Wartburg. Il ne ressort pas de son analyse qu'il a dû y avoir un rapport assez étroit entre l'intolérable scission sémantique du mot en question et sa disparition presque totale des patois modernes, sauf ceux des groupes wallon et jurassien. Dans son analyse, Kuhn néglige la forme de l'ancien provençal, *serorga*, qui figure pourtant dans son corpus, et ne tire pas tout le profit de la glose de Du Cange, que je propose d'amender ainsi : 'uxoris vel fratri[s] soror, aut fratris uxor'.

(16) Qu'on se reporte au savoureux c.r. que P. Friedrich a publié dans *Lg.*, t. 56 (1980), pp. 186-192, du livre de Szemerényi, *Studies . . .*, et où l'on trouve un défilé des noms de parenté qu'on croit pouvoir ou devoir faire remonter à l'i.-e. primitif. On y découvrira, à la première page, \**sū-nūs* et \**dhug-tēr*,

*aya* 'gouvernante' ; à comparer *aïeul* ~ *aïeule* <sup>(17)</sup>), tout cela semble s'être produit sous la pression secondaire de couples symétriques, comme celle qu'ont exercée, en espagnol, *tío* 'oncle' ~ *tía* 'tante' (mots d'origine grecque apparentés à l'it. *zio* ~ *zia*), (*h*)*ermano* 'frère' ~ (*h*)*ermana* 'sœur', *sobrino* 'neveu' ~ *sobrina* 'nièce', *primo* 'cousin' ~ *prima* 'cousine', *nieto* 'petit-fils' ~ *nieta* 'petite-fille', *cuñado* 'beau-frère' ~ *cuñada* 'belle-sœur', *suegro* 'beau-père' ~ *suegra* 'belle-mère' <sup>(18)</sup>.

On n'hésitera pas à ajouter à cette série encore brève — AVIA et NEPTIA/NEPŌTIA — une base reconstruite dans le latin de la péninsule ibérique, à savoir \*NOV-IA 'fiancée' ; témoins esp. *novia*, port. *noiva*. Il est vrai que les équivalents masculins ne font pas défaut (*novio*, *noivo*) ; mais la structure de la famille indo-européenne rend assez probable la théorie selon laquelle le mot féminin est le mot de base, tandis que le masculin est une formation postérieure.

On sait — et les mots-clé FAMULUS 'serviteur, domestique' (à la différence de SERVUS 'esclave') et FAMULA 'servante' (substitut assez récent de ANCILLA ?) en sont la meilleure preuve — qu'une FAMILIA romaine n'était pas constituée seulement de deux groupes de personnes de la même parenté unies par les liens du mariage, mais de tous ceux qui vivaient dans la même unité économique. On ne sera donc pas

(17) Nous avons essayé de projeter un peu de lumière sur l'odyssée de AV(I)US/AV(I)OLUS en roman dans l'article « Los prototipos latinos de (esp. ant.) *avuelo* ~ *avuela*, *ayo* ~ *aya* . . . », dans *Medioevo Romanzo*, t. 8: 2 (1981-82), pp. 161-174. Il paraît que les complications étaient venues, au moins en partie, de la difficulté qu'éprouvaient les sujets très jeunes à prononcer « correctement » le groupe /vj/ : ils tendaient à le réduire soit à /v/, soit à /j/.

(18) La commodité qu'offrait ce groupe d'origine « adjectivale » aux sujets parlants désireux d'égaliser les désignations du frère et de la sœur explique le triomphe de GERMANUS, -A dans la péninsule ibérique (a. esp. *ermano*, -a ; a. port. *irmão*, *irmã*) au détriment des descendants directs de FRATER et SOROR, qui ne se sont conservés qu'en tant que titres dans le domaine religieux (a. port. *frade*, etc.). En recourant aux formes hypocoristiques *fratello* et *sorella*, le toscan obéit, en dernier ressort, à la même tendance. Il n'y a pas à s'y méprendre : presque partout, l'essentiel pour les locuteurs était de se débarrasser de l'asymétrie FRATER/SOROR (ou FRATRE/SORORE), d'autant plus déplaisante que -ORE, comme suffixe d'agent, évoquait la figure d'un homme plutôt que celle d'une femme. Pour les détails de ce chapitre, je me suis laissé guider par le D.É.L.L. d'Ernout et Meillet ainsi que par le *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* (2 vol. ; Heidelberg, 1938-1954) d'Alois Walde et J. B. Hofmann,

surpris de découvrir que la série des féminins en -IA qu'on vient d'établir en faisant appel à AVIA, NEPTIA/NEPŌTIA et \*NOVIA s'étendait aussi à certains noms de domestiques étroitement attachés aux principaux membres de la famille. C'est assurément vrai de NŪTRĪCIA, variante, nullement rare, de NŪTRĪX 'nourrice' ; d'après ce qu'on a essayé de démontrer ailleurs, il n'est pas impossible que la base de *sergent* et de *concierge* (\**consierge* à l'état pré-littéraire ?) fût \*SERVIA 'servante', mot accompagné par la suite de \*SERVIUS, assurément différent de SERVUS (19). Cette conjecture est au moins aussi vraisemblable que l'hypothèse qui voit en \*NOVIUS un écho de \*NOV-IA.

C'est à ce moment précis qu'apparaissent sur l'écran de l'histoire de la science les désignations latines en -IA des femelles de certains animaux, zonymes reconstruits, l'un après l'autre, à partir des travaux du grand pionnier que fut Adolfo Mussafia. Ces bases hypothétiques posent, au fond, deux problèmes : celui de leur probabilité intrinsèque et celui du rapport de ce type avec les noms de parenté (y compris ceux de certains serviteurs privilégiés au sein de la famille romaine).

Pouvant se prévaloir de sa connaissance vraiment encyclopédique de l'italien — ancien et moderne, toscan et dialectal (qualité assez rare chez les romanistes-comparatistes de l'Europe centrale), — Mussafia n'eut pas de difficulté à démontrer l'identité de l'it. *cerbia* (vieilli) et de l'a. frç. *cierge* 'biche', ce qui l'autorisa, voici cent-dix ans, à reconstruire le type \*CERVIA du latin vulgaire (type qui a, d'ailleurs, laissé des vestiges dans la très basse latinité). Le collègue et successeur de Mussafia à Vienne, W. Meyer-Lübke, comprit vite l'importance de cette équation \*CERVIA > *cierge* pour l'analyse de *nièce*, *pièce*, *tiers* (anciennement *tierç*) et scella de son approbation la conjecture du doyen des

---

(19) Les travaux dont il s'agit sont : a) « Romance Reflexes of Latin *nūtrīcia* and *nūtrīciō* », à paraître dans le prochain numéro de *Glotta* ; b) « The Two Sources of Old French *serjant* », dans *French Studies*, t. 38 (1984), pp. 1-5 ; et c) « The Etymology of French *concierge* », à paraître prochainement dans la même revue. Pour une vue d'ensemble, d'ailleurs provisoire, de ce problème épineux, le lecteur se reportera à un travail qui vient de paraître dans le *B.S.L.P.* : « A la recherche des désignations latines de femmes et de femelles en -ia » (tome LXXX, 1, 1985, 145-163). Pour la discussion de la voyelle du radical de NŪTRĪRE on trouvera les renseignements nécessaires dans un article de date toute récente : « *Nourrir* et *pourrir* », *Romania*, tome CV, 4, 1984 (mais publié en 1986), pp. 411-461.

romanisants d'Autriche<sup>(20)</sup>. Mais, bien que Meyer-Lübke n'ignorât pas que l'origine d'it. et prov. *cagna* 'chienne' était semblable et que ces mots venaient de \*CAN-IA, il n'osa pas postuler un modèle de dérivation -US (ou -ES/-IS) : -IA pour le latin tardif ou le roman commun, et il n'établit aucun rapport entre, d'un côté, AV-IA, NEP(Ö)T-IA, \*NOV-IA, NŪTRĪCI-A et, de l'autre, \*CERV-IA et \*CAN-IA<sup>(21)</sup>.

Ce n'est que beaucoup plus tard — presque un demi-siècle après la mort de Meyer-Lübke — qu'on s'est avisé de rapprocher les deux parties d'un tout, au fond, indivisible, c'est-à-dire les termes désignant des membres d'une famille (y compris les serviteurs) et des zoonymes, le dénominateur commun étant le modèle d'une « famille » et, à l'intérieur

(20) On trouvera, à ce sujet, le minimum essentiel de renseignements bibliographiques dans ma contribution (« The Discovery in Old French Phonology of the *niece, piece, tierç, cierge* Type ») au volume dédié à la mémoire de T. B. W. Reid : *Medieval French Textual Studies . . .*, éd. Ian Short, Londres, 1984, pp. 99-118. Il est curieux que Mussafia ait présenté son idée, qui s'est révélée si féconde, dans un passage décisif d'un long compte rendu dans *Z.R.Ph.*, t. 1 (1876-77), pp. 409-414, à la p. 410.

(21) W. von Wartburg offre un magnifique tour d'horizon de la distribution régionale de \*CANIA (qu'il a raison de comparer avec \*CERVIA) dans le fasc. 29 (1936) de son *F.E.W.*, qui correspond à la première partie (1940) du t. 2, pp. 183b-188a, et il a le mérite de signaler la survivance de cette base dans l'îlot des Grisons du rhétoroman : *tšaña* ; mais il ne souffle pas mot de l'historique du problème, qui pourtant ne manque pas d'intérêt. En commençant sa carrière d'étymologiste, Fr. Diez soumit à une discussion très parcimonieuse cette famille de mots, ne signalant que le collectif it. *canaglia*, a. fr. *chienaille* (tous les deux équivalant à l'esp. *perreria*) dans l'édition *princeps* de son *E.W.R.S.*, Bonn, 1853, p. 84. Mais dans la seconde révision (c'est-à-dire, la 3<sup>e</sup> éd.) de ce guide étymologique, la difficulté qu'il éprouvait, oubliant *chief* et *chier*, à expliquer CANE > *chien*, le poussa à s'occuper de cette famille de mots d'une façon plus circonstanciée ; voir le t. 2, 1870, pp. 255-6 (il est revenu au problème à la p. 314, à propos de *gagnon/wagnon/cagnon* 'Hofhund, Schäferhund'). A cette occasion, Diez reconnut l'importance de ce qu'on appellerait à présent « allomorphe » *cagn-* pour la dérivation et releva, en ancien provençal, *can* ~ *canha* et même l'emploi de *canha* en fonction adjectivale : *la gen canha* ; il soupçonnait même l'existence d'un nom *caigne* en ancien picard. Mais ses tentatives de fournir une explication n'aboutissent à rien quand il allègue comme parallèles le type nominal abstrait \*PLAN-IA que présuppose l'a. prov. *planha*, et le type adjectival CAPER/CAPR-EA, en résumant ces explorations faites à tâtons par le paradoxe : « Man erzwang also eine bequeme weibliche Form, weil man derselben bedurfte ». Dans son supplément (p. 788) à la cinquième édition (1887), posthume, du *E.W.R.S.*, A. Scheler eut pleinement raison d'attirer l'attention du lecteur sur l'analyse du

de ce modèle, le rôle spécial qui revient aux femmes et aux femelles. Puis, au cours de cette révision des premiers tâtonnements du XIX<sup>e</sup> siècle, on a cru pouvoir reconnaître le profil fort semblable d'autres formations : \*CON-VORT-IA 'concubine (d'un soldat)', point de départ commun d'esp. *combleza* < a. esp. *combrueça* et de port. *comborça* ; \*CURT-IA lit. 'de queue courte' > a. esp. *corça* 'chevreuil', avec un masc. *corço* qui lui fait pendant, tout comme *novio* fait écho à *novia* (22).

C'est à ce tournant que se pose la question-clé : est-il permis de déclarer que la récolte a été menée à bonne fin, ou faut-il continuer le déblayage ? On s'efforcera ici de faire valoir que les ressources sont loin d'avoir été épuisées par les coryphées de notre discipline.

#### IV.

Les noms romans du lynx posent plusieurs problèmes des plus délicats. (On n'inclura pourtant pas dans le nombre des questions dites

---

segment CAN- qu'avait donnée, sur ces entrefaites, G. Paris (*Rom.*, t. 4, p. 123). G. Körting ne se heurta donc à aucun obstacle en résumant, dès 1891 (*Lateinisch-romanisches Wörterbuch*, col. 162, n° 1570), l'état présent de nos connaissances, sauf qu'il négligea de citer le premier et le plus long des deux passages mentionnés du *E.W.R.S.* Certes, on pouvait s'attendre à une telle gaffe de la part de cet auteur peu estimé de nos jours ; mais, ce qui ne manque pas de choquer, c'est le silence absolu à ce sujet d'un philologue aussi avisé que G. Gröber, dans ses célèbres « *Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter* », dans *A.L.L.G.*, t. 1 (1884), p. 541 ; t. 6 (1889), p. 380, ce qui nous mène au seuil de l'ère du comparatisme à la Meyer-Lübke.

Toutefois, tout en profitant de l'heureuse trouvaille de Mussafia (\*CĒR-VIA) pour sa théorie de la diphtongaison, en français pré littéraire, de Ē tonique, à titre d'exception, en syllabe entravée, Meyer-Lübke n'osa pas tirer une conclusion de l'existence de AVIA, NEP(O)TIA, \*NOVIA, NŪTRĪ-CIA, \*CANIA et \*CERVIA, mots qu'il connaissait bien, c'est-à-dire, postuler l'existence d'un suffixe autonome -IA pour la désignation des femmes et des femelles. On observe son silence absolu à cet égard dans la 2<sup>e</sup> partie (*Wortbildungslehre*, Heidelberg, 1921) de sa prestigieuse *Historische Grammatik der französischen Sprache*, silence maintenu dans la réédition, par J. M. Piel (1966), de cet ouvrage par ailleurs riche en idées.

- (22) Pour les renvois aux sources il suffira de signaler mes deux articles assez récents : « Para el marco histórico de *comborça/combrueça* 'concubina' », dans *Homenaje a Alvaro Galmés de Fuentes*, t. 1, Oviedo et Madrid, 1985, pp. 245-264 ; et « The Differentiation of Two Hispanic Zoonyms Based on Latin CURTUS 'short' », dans *Studi linguistici e filologici per Carlo Alberto Mastrelli*, Pise, 1985, pp. 233-46.

difficiles la transformation de l'*ypsilon* de l'étymon grec en Ū au niveau chronologique et social du latin vulgaire, donc en *u* ou *o* paléo-roman, puisque c'est plutôt la règle que l'exception<sup>(23)</sup>.) Le modèle grec, λύγξ, prononcé /lungs/ ou /lunks/, réapparaît dans la littérature latine de haut niveau (on pense à Pline) transformé en LYNX, -CIS, et cette forme, à son tour, a fini par triompher dans les langues romanes et même en anglais, depuis l'heure crépusculaire du Moyen Age, comme mot d'emprunt savant fait au fonds gréco-latin du lexique de l'Antiquité<sup>(24)</sup>. Les péripéties ultérieures de ce terme, adopté par la zoologie moderne, ne nous concernent pas ici ; le phénomène qu'il s'agit d'expliquer est la genèse, en latin vulgaire, d'un type secondaire, et rival, que quelques savants se sont mis d'accord pour écrire \*LUNCĒA<sup>(25)</sup>, mais qu'on préférera reconstruire ici en \*LŪNCĪA, détail d'orthographe qui en soi ne marque aucune innovation hardie<sup>(26)</sup>. L'écart de l'explication habituelle, que représente l'analyse offerte ici, consiste plutôt dans le fait qu'on met l'accent sur le caractère suffixal de -IA que \*LUNC-IA semble avoir partagé avec \*CANIA et \*CERVIA. Rien ne nous empêche

- 
- (23) On reconnaît aisément cette correspondance en comparant *grotte* (et it. *grotta* ~ *grotto*) à CRYPTA. L'esp. *zampoña* 'flûte du berger' descend, par l'intermédiaire de \**sompoña*, de συμφωνία prononcé et accentué \*SUMPŌN-IA en latin parlé.
- (24) On reviendra tout à l'heure aux formes romanes ; quant au moyen anglais, il suffit de consulter les passages pertinents réunis par H. Kurath et ses collaborateurs, dans *Middle English Dictionary*, Lettre L, Ann Arbor, 1970, p. 1078a, s.v. *linx*. Il va de soi que le développement du mot en anglais ne se comprend qu'en fonction de son évolution antérieure en ancien français. On trouvera une synthèse utile et honnête des faits établis, mais non la solution qui nous faisait défaut, dans C.T. Onions et al., *The Oxford Dictionary of English Etymology*, Oxford, 1966, p. 636a.
- (25) Il est regrettable que même Ernout et Meillet, dans l'édition de 1959-60 de leur *D.É.L.L.*, p. 374b, aient opéré avec un « dérivé populaire \*LUNCEA », puisque ce modèle de dérivation est introuvable en latin vulgaire et en roman. Certes, un adjectif savant LYNCEŪS a pu être emprunté en latin à un prototype grec (à comparer l'*Accademia dei Lincèi*) ; mais depuis quand un adjectif, fort exquis, de ce type peut-il être invoqué comme base d'un zoonyme de la langue vulgaire ?
- (26) Si \*LUNCĪA figure dans le dictionnaire d'Onions, qu'on vient de citer, les romanistes, eux, ont opté presque à l'unanimité pour \*LUNCĒA, sans faire aucune tentative sérieuse de justifier cette forme à l'intérieur du latin. C'est vrai des dictionnaires familiaux à tout le monde (par ex. ceux de Corominas, Gamillscheg, Migliorini-Duro, von Wartburg, etc.) ; en Angleterre, Ernest Weekley, *An Etymological Dictionary of Modern English*, Londres, 1921 (réimprimé à New York, 1967), s.v., adhéra à cette hypothèse.

de supposer que \*LUNC-IA désignait, en latin parlé, soit la femelle du lynx, soit l'animal en général, sans distinction de sexe, mais associé, à cause de sa vitesse, sa souplesse, son agilité, son élasticité, à cause enfin de la lueur, considérée comme « magique », de ses yeux étincelants couleur d'ambre, au genre féminin. L'association étroite de \*LŪNCIA avec \*CERVIA qu'on préconise ici est d'autant plus probable qu'en espagnol médiéval et moderne, on trouve précisément, pour désigner le lynx, *lobo cerval* ou *gato cerval* (27). Les lynx, assez courageux pour poursuivre des proies de taille plus grande qu'eux-mêmes, s'attaquent de préférence aux cerfs.

Voici les principales difficultés du problème, auxquelles on a déjà fait allusion — doutes que seule une monographie vraiment exhaustive pourrait dissiper un jour :

a) En plus des traces laissées par LYNX /lungs/ et en plus de \*LUNC-IA, mots adoptés comme des emprunts par plusieurs langues européennes (surtout à partir de la Renaissance), il faut compter avec la présence de mots apparentés mais indépendants, qui désignent aussi cet animal, comme *lohs* en ancien anglais et *luhs* en ancien h. allemand (all. mod. *Luchs*, prononcé /luks/ et rimant par conséquent avec *Fuchs* 'renard', étonnamment bien développé au double point de vue des métaphores et de la phraséologie (28)). La nécessité d'une délimitation s'impose. On se demande aussi pourquoi le roumain (*rîs*) coïncide sous

(27) *Lobo cerval* prédomine dans les anciens textes ; mais on trouve *gato cerval* dans la 20<sup>e</sup> éd. (1984) du dictionnaire de l'Académie Royale, p. 835b.

(28) D'autres spécialistes préfèrent, pour l'ancien anglais, la graphie *lox* ; c'est le cas d'Arthur R. Broden, Jr., *A Comprehensive Old-English Dictionary*, Washington, D.C., 1982, p. 906b. Pour les ressources exceptionnellement riches de l'allemand (mots composés : *Luchsauge*, *luchsäugig* ; verbes : *luchsen* 'guetter', ainsi que *ab-*, *be-luchsen* ; dimin. *Lüchsen* ; expressions figées : « Er *luchst* auf eine Gelegenheit... » 'il n'attend qu'une occasion...'), on consultera avec profit, parmi les nombreux dictionnaires disponibles : H. Paul, *Deutsches Wörterbuch*, 7<sup>e</sup> éd. (rev. par A. Schirmer), Halle, 1960, p. 382b ; et G. Drosdowski et al., *Duden : das grosse Wörterbuch der deutschen Sprache*, Mannheim/Vienne/Zurich, 1978, p. 1703a. Ce zoonyme était représenté aussi en ancien suédois : *lō* ; il existe, de surcroît, une branche baltique de ce mot de vieille souche indo-européenne (Onions cite, à ce propos, le lith. *lūšis* et l'a. pruss. *lysis*). On en trouve des vestiges aussi en m. irlandais : *lug*. La reconstruction (d'ailleurs, fort problématique) de la source commune ne nous concerne plus.

ce rapport avec le slave (r. *rys'*, etc.), au détriment de sa parenté avec le grec, le latin vulgaire hellénisé et les langues romanes congénères <sup>(29)</sup>.

b) La vitesse, l'agilité, la férocité du carnivore qui nous occupe, ainsi que la couleur frappante de sa robe et la lueur pénétrante de ses yeux jaunâtres — tout concourt à en faire le centre d'une multitude de croyances populaires, qui à leur tour ont assurément engendré des dérivés, des comparaisons figées, des nuances sémantiques, etc. A cause de ce rendement linguistique indirect, il vaudrait la peine d'étudier à fond le nimbe mystérieux qui entoure, depuis trois mille ans, cet animal en Europe, en Asie et ailleurs <sup>(30)</sup>.

c) Parmi les résultats populaires de \*LŪNCĪA dans les langues romanes, on peut signaler deux groupes : α) les résultats qui ont laissé intacte la consonne initiale, et β) ceux qui, à la suite d'une déglutination du *l-*, commencent soit par *o-*, soit par *u-*. Appartient au type α) surtout

(29) On a exploré la possibilité d'introduire *linx*, à titre de mot savant ; mais c'est toujours *ris* qui prédomine, selon l'information statistique que fournissent A. et I. Juilland, en collaboration avec P. M. H. Edwards, *Frequency Dictionary of Rumanian Words*, La Haye, etc., 1965, p. 314b. Quant au mot panslave représenté en russe par *rys'*, il évoque la couleur fauve de la peau de l'animal et se révèle ainsi apparenté, à un degré assez éloigné, à *rjžij* 'roux', *rúsyj* 'brunâtre', peut-être même à *rđet* 'rougeoyer, rutiler', selon l'avis de M. N. Šanskij, V. V. Ivanov et T. V. Šanskaja, *Kratkij ètimologièeskij slovar'* . . ., Moscou, 1975, p. 397. D'ailleurs, son homonyme *rys'* 'trot', qui n'appartient qu'au lexique russe, paraît, lui aussi, un descendant du zoonyme en question, bien qu'on ne l'emploie à présent qu'à propos du cheval.

(30) On ne peut en donner ici qu'une idée très générale. L'Antiquité connaissait, p. ex., une pierre précieuse appelée *lyncurium* ; une association secondaire avec la *Ligurie* s'étant produite au Moyen Age, on rencontre des exemples, d'ailleurs assez épars, de (*l*)*igure* en ancien français et, au 14<sup>e</sup> siècle, de *ligurie* que la Renaissance, d'orientation puriste, remplaça par *lynchorion* (1562) ou *lynchorie* (1611) ; on trouvera toute la documentation pertinente commodément réunie par W. von Wartburg, *F.E.W.*, t. 5 (J-L), p. 482b. Quant à la fabuleuse portée de la vue de l'animal, qui a donné lieu à bien des locutions stéréotypées (esp. *ojos de linca*, ou *ojos lince*, fr. *avoir des yeux de lynx*, etc.), Migliorini et Duro, *Prontuario* . . ., p. 312ab, sont assez isolés à croire qu'il ne s'agissait que de la confusion avec un nom propre — celui d'un argonaute : « . . . allusione alla vista acuta che si attribuiva alla linca (per una confusione con il nome dell'argonauta Linco, che vedeva molto lontano) ». On cherche en vain une discussion plus étendue de ce problème dans l'œuvre capitale de Migliorini, *Dal nome proprio al nome comune*, 2<sup>e</sup> éd., avec un Supplément, Florence, 1968 (dont il a exclu, à ce qu'il paraît, les zonymes, voir p. 238).

*lonza*, qui figure déjà dans la *Divine Comédie* ; pour le type  $\beta$ ) on a l'embarras du choix : a. fr. *once* (chez Rabelais, *oince*), qui a pénétré en Angleterre déguisé en *ounce* (mot cher à Milton, *Paradise Lost*, IV, 344, et toléré par Oliver Goldsmith<sup>(31)</sup>) ; puis, a. esp. *onça* (Nebrixa), a. cat. *onça/unça* (les deux variantes attestées chez Lull), mozar. *únça* (à en croire Pedro de Alcalá), port. *onça* — à noter la forme de l'article déf. fém. dans cette langue, *a*, qui exclut la déglutination, sauf s'il s'agit d'un mot d'emprunt<sup>(32)</sup>.

Ce qui reste fort douteux dans ce contexte, c'est l'itinéraire exact de chaque membre de cette série de formes. On a émis une foule d'opinions contradictoires, quelquefois sans se rendre compte de l'inexistence de *\*lonce* en ancien français (sauf dans le syntagme *l'once*)<sup>(33)</sup>. Pour Migliorini, *lonza* descendait directement du latin, tandis que Meyer-Lübke, dans les deux rédactions de son *R.E.W.* (au n° 5192), s'obstinait à ne pas considérer la forme toscane comme un aboutissement direct,

- 
- (31) On peut ramasser quelques miettes d'information encore utile dans le dictionnaire, vieilli sous d'autres rapports, de Walter W. Skeat, *An Etymological Dictionary of the English Language*, Oxford, 1882, p. 346b, 408b, 409a, s.vv. *lynx* et *ounce*. Pour le français on dispose d'une information abondante ; aux témoignages recueillis par les grands dictionnaires (notamment ceux de Tobler et Lommatzsch, *A.F.W.*, fasc. 56, 1965, col. 1103, et de Huguet, t. 5, 1961, p. 515b), on peut ajouter les trouvailles et ingénieuses interprétations de L. Sainéan, *Rev. du seizième siècle*, t. 4 (1916), p. 227, et de G. Tiliander, *Remarques sur le « Roman de Renart »*, Göteborg, 1923, p. 36.
- (32) J. Corominas, *D.C.E.*, t. 3 (1956), p. 101a, fournit des renseignements précieux sur l'introduction de *lince* et *onza*, s'appuyant sur certains passages d'Alonso F. de Palencia, A. de Nebrixa, Hernán Núñez et P. de Alcalá ; de plus, pour l'époque ultérieure, sur ceux de V. Espinel (1618) et de N. Cienfuegos (1702). Pour ce défrichage, il se base, malheureusement, en partie sur des sources aussi peu satisfaisantes que les travaux de J. Cejador y Frauca et C. Fontecha ; information, donc, de seconde main. Il mentionne en passant l'emploi que fit Juan de Mena, avant 1450, de *lincurio*, mais s'abstient de guider le lecteur vers l'excellente étude de María Rosa Lida de Malkiel : *Juan de Mena, poeta del Prerrenacimiento español*, Mexico, 1950, pp. 265 et 280, où l'on trouve une sérieuse discussion à la fois de *linceo* employé par Mena pour 'lynx', et de l'expression *ojos linceos* à laquelle eut recours le Condestable de Portugal en imitant un passage de Boèce.
- (33) Il est licite de supposer que *\*lonce* a existé en français pré-littéraire, représentant l'anneau manquant entre LÜNÇIA et *once*, mais on n'a pas le droit d'ériger en certitude une telle hypothèse. Néanmoins, plusieurs auteurs ont eu l'imprudence d'omettre l'astérisque en citant la reconstruction, p. ex. Bartoli et Dauzat.

sans doute à cause du *z* (on s'attendrait à un *ci* /č/, comme dans *lancia* 'lance') ; il suggérerait plutôt une infiltration à travers n'importe quel dialecte soit septentrional, soit méridional. Pour Wartburg, par contre, qui reconnaît la France médiévale comme un grand centre de rayonnement à tous les niveaux du lexique (*F.E.W.*, t. 5, p. 482b), le mot savant *lynx*, que l'auteur appelle « Lehnwort » (sans doute au sens de « cultismo »), devient dans cette perspective la source immédiate du m.h.a. *linse* 'Wolfshund' et du bret. *lins* 'lynx'. D'autres part, l'a.esp. et port. *onça*, ainsi que le fr. *once* seraient dus à l'influence de l'italien. Le français, à son tour, joua le rôle du bienfaiteur de l'anglais (*ounce*), ce qui laisse l'italien dans celui du donateur de *lonce* 'lynx' au moyen hollandais et de *lunze* 'lionne' au moyen haut allemand. L'auteur reconnaît ce va-et-vient, tout en réservant pour *œil lyncee* (1599) le rang de l'héritier savant, en français, de LYNCEŪS.

Tout cela est, à vrai dire, un peu compliqué ; ce n'est pas chicaner feu W. von Wartburg que d'hésiter à considérer cette page comme une des plus brillantes de son œuvre<sup>(34)</sup>. On comprend aisément que *lonza* ait pu exercer une influence décisive sur *lonce* et *lunze*, et que le *lynx*

(34) Tout en déplorant certains défauts de l'analyse de W. von Wartburg, on doit lui savoir gré d'avoir dépisté, s.v. LYNCURIUM et LYNX, aussi bien des variantes rares (p. ex. l'hapax legomenon *igure*), que quelques discussions antérieures, auxquelles il donne, d'ailleurs, des renvois parfois fragmentaires. Ainsi, l'étude littéraire à laquelle il fait allusion est bien celle de J. Camus, « La *lonza* di Dante et les 'léopards' de l'Arioste... », dans *G.S.L.I.*, t. 53 (1909), pp. 1-40. Des deux prises de position de M. Bartoli, il n'identifie que la seconde, dans *K.J.F.R.Ph.*, t. 12 (1909-10/1912), p. 117 : « Il nostro *lonza* viene probabilmente da *lonce* e simili, dei bestiarî francesi », qui représente en partie un désaveu de la première (*ibid.*, t. 8, 1904-06, p. 130). On se voit condamné à rester en désaccord avec certaines formulations de l'auteur du *F.E.W.*, comme celle-ci : « Im It[alienischen] scheint das gr[iechische] Wort, ausser der Entstehung durch das l[a]t[einische], nochmals in die Volkssprache übergegangen zu sein, wobei es zugleich die Deklination wechselte, also zu einem Typus \**luncea* wurde » (t. 5, p. 482b). On ne peut pas approuver non plus la formulation d'A. Dauzat, *D.É.L.F.*, Paris, 1938, pp. 512b-513a, qui au moins s'acquitte bien de l'obligation de décrire de point en point la famille de UNCĪA 'nom d'une mesure'. On refuse également d'adhérer au verdict prononcé par E. Gamillscheg, *E.W.F.S.*, Heidelberg, 1928 (le fasc. 11, daté de 1927), p. 648ab, quand, en postulant un \*LUNCEA au niveau du latin vulgaire, il ajoute : « Die entsprechende Ableitung liegt schon im lat. LYNCEUS 'scharf sehend vor' » : l'hellénisme LYNCEŪS, équivalant à λύγκεϊος, ne peut pas assumer le rôle d'un précurseur du l. vulg. \*LYN- ou \*LUNKĪA.

(en tant que mot savant français) se retrouve en moyen haut allemand et en breton ; mais on n'arrive pas à saisir le fil d'Ariane qui, dans ce labyrinthe de variantes, aurait pu se tendre de Florence (*lonza*) vers la France du Nord et vers la Castille médiévales (*once, onça*)<sup>(35)</sup>. Hâtons-nous d'ajouter que les formulations successives de Meyer-Lübke n'ont pas été non plus exemptes de certaines gaucheries, pour ne pas dire bévues, et que le pessimisme de J. Corominas, plus prudent que d'ordinaire (« en realidad, sin embargo, es etimología incierta »), est compréhensible, mais non réconfortant<sup>(36)</sup>.

d) Les formes romanes qui remontent à LYNCE montrent un désaccord quant au genre ; le mot est masculin en espagnol et en portugais, mais féminin en toscan. Il s'agit, dans ce dernier cas, d'un écart, puisque c'est le masc. LYNX qui justifie, en première ligne, la formation de \*LŪNCĪA en latin parlé, tout comme CERVUS ~ \*CERVIA. On se rappellera, à ce propos, que les mots latins aux radicaux en consonne + consonne sourde témoignent d'une longue période d'indécision sous ce rapport : fr. *le sort*, mais esp. *la suerte*, etc.<sup>(37)</sup> ;

(35) Sans pouvoir me permettre ici une digression d'ordre paléontologique, j'observe que la signification de \*LUNCIA (ou LYNCE) tantôt de 'panthère', tantôt de 'léopard', et un peu partout de 'lynx', ne serait pas un obstacle grave à l'acceptation de cette base hypothétique ; mêmes fluctuations dans le cas de FELES ('chat' et 'belette'), MŪS ('souris' et 'rat'), etc.

(36) Ce qui choque dans la formulation de Meyer-Lübke, dès la première édition (1911-20) du *R.E.W.*, au n° 5192, c'est qu'il caractérise *lynce* de « altspanisch » (en réalité, la pénétration de ce mot appartenant aux dernières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, coïncide avec la pré-Renaissance). On est encore plus surpris de lire dans l'édition suivante (où l'examen de ce mot a subi l'influence du *Suplement català* de Francesc de B. Moll, n° 2055) que l'expression majorquine *anarse com un llonzì* 's'en aller rapidement' appartient à la branche LYNX, et non à la branche \*LUNCEA, qui correspond à notre \*LUNCIA ; l'o paraît montrer le contraire. On a critiqué déjà certains aspects de l'information que remet le dictionnaire de Corominas ; tout en nous forçant à être en éveil, il se révèle plus intéressant, sous ce rapport, que celui de V. García de Diego, *Diccionario etimológico español e hispánico*, Madrid [1957], p. 352a, qui n'apporte rien de nouveau.

(37) La dissection à laquelle procède Eugen Herzog, « Etymologisches », dans *Bausteine zur romanischen Philologie : Festgabe für Adolfo Mussafia*, Halle a./S., 1905, pp. 481-502, ne pique la curiosité du lecteur que par la décision de l'auteur de grouper *once, lonza*, etc. (« C. Stämme auf Konsonant + Muta ») avec les résultats de CALCE, FALCE ; VULPE ; SERPE ; FRONTE, GENTE, LENTE, etc. (à la p. 496). C'est, en effet, dans cette série que l'hésitation, quant au genre, atteint son maximum en roman.

e) La longue coexistence et, à en juger, la rivalité acharnée des descendants (au niveau « savant ») de LYNX et de ceux de \*LŪNCĪA, comme éléments de la langue parlée, peuvent en partie être dues à l'ambiguïté occasionnelle de *onça*, *once*, etc., formes qui correspondaient aussi aux descendants de ŪNCĪA (l'unité de poids) <sup>(38)</sup>.

Le bilan de notre exploration, conduite à vol d'oiseau, nous oblige donc d'admettre sans ambages qu'il reste encore bon nombre de lacunes à combler. Heureusement, aucune des solutions à venir ne menace de projeter la moindre ombre sur la seule reconstruction qui compte dans la présente étude : l'hypothèse d'un \*LŪNCĪA en latin vulgaire. Quels que soient les détails de la déglutination du *l-*, quelles que soient les routes de la migration, à travers le Vieux Monde, de la bête fascinante (réelle ou emblématique, sauvage ou domestiquée, comme dans l'ancienne Perse) et de son nom alléchant, il ne nous incombe pas de mettre en doute la plausibilité de \*LŪNCĪA comme membre d'une série que nous avons peu à peu mise en évidence.

## V.

Il règne à présent une unanimité d'opinion pratiquement absolue sur l'origine lointaine du zoonyme français *truie*, qui a d'ailleurs des équivalents dans plusieurs autres langues romanes, en commençant par le provençal et le catalan. Il ne s'agit pas, au surplus, d'une conjecture de date récente : l'idée que *troia*, en italien, reflète le cheval de Troie fut avancée par Gilles Ménage (1613-92) dans ses *Origini della lingua italiana* (1669), qui à cette occasion cita un précurseur. Diez reprit cette

(38) On se rappellera que ŪNCĪA 'douzième partie d'un tout', 'monnaie valant un douzième d'as', descend, d'ailleurs irrégulièrement, de ŪNUS (Ernout et Meillet, *D.É.L.L.*, p. 746a). La longue coexistence de ŪNUS et ŪNCĪA a-t-elle pu déterminer la formation énigmatique, dans un coin de l'Empire qu'était la Gaule septentrionale, de \*ŪNIŌ 'oignon' à côté de ŪNIŌ 'union', problème qui intriguait déjà, vers 1912, J. Gilliéron et M. Roques et qui est parfois considéré comme insoluble ? (Voir *D.É.L.L.*, p. 748a : ŪNIŌ ~ ŪNIŌ.) Quoi qu'il en soit, il est curieux qu'en plus de *once*<sub>1</sub> 'lynx' et *once*<sub>2</sub> 'mesure de poids' (qui a fait une carrière vertigineuse comme mot d'emprunt en anglais, y compris celui des Etats-Unis), il existait, selon Huguet, un troisième mot *once* (homonyme et homographe sauf pour ce qui est du genre) = *nonce* (var. *nunce*) 'celui qui annonce, courrier, messenger', 'ambassadeur du pape' < NUNTIU, accompagné de *noncer* 'annoncer' (t. 5, pp. 445a, 515b).

hypothèse dans la première édition (1836) du t. 1 de sa *Grammatik der romanischen Sprachen*, et y revint, avec une espèce de crescendo de détails, dans son *E.W.R.S.* Gröber passa au tri, dans ses *Vulgärlateinische Substrate*, les données de détail qu'on avait accumulées à ce sujet, et après l'interrègne de G. Körting, Meyer-Lübke scella de son incontestable autorité de comparatiste la reconstruction de l'anecdote sous-jacente<sup>(39)</sup>. On récapitule ici ces données bibliographiques, pour une raison simple : le terme gastronomique (ou culinaire) TROIA appliqué à la femelle du porc farcie pour les gourmets romains paraît avoir acquis une importance capitale en français et, au moins, dans quelques langues congénères, précisément en vertu du fait que sa finale -IA coïncidait avec celle de plusieurs zonymes qu'on vient d'examiner : \*CERVIA, etc.

On peut résumer les progrès qu'a faits notre science à cet égard en citant le bilan qu'a dressé, en le formulant très nettement, la dernière révision (1968) du Bloch-Wartburg :

*Truie*, lat. pop. *troia*, VIII<sup>e</sup> siècle (Gloses de Cassel), tiré de *porcus troiānus* 'porc farci' (garni de menu gibier), ainsi chez Macrobe, *Satires*, II, 9 [« quasi aliis inclusis animalibus gravidum »]; ainsi nommé par allusion plaisante au cheval de Troie (Énéide, II, 237 : [« machina foeta armis »]). Le mot doit avoir été modifié en \**porcus de Troja* et puis transformé en *troja* par omission de *porcus*. Voir dans le type *troia* un mot populaire de création expressive est moins convaincant. It. *troia*, a. pr. *truiassa* 'grosse truie'. (*D.É.L.F.*, p. 654b.)

Il faut ajouter qu'en ce qui concerne certains détails, le problème continue d'être hérissé de difficultés, mais ces complications sont moins nombreuses dans le domaine gallo-roman qu'ailleurs<sup>(40)</sup>. On passera la

(39) Voir Ménage, *Le origini...*, p. 518b ; Diez, *G.R.S.*, t. 1, p. 36 ; Id., *E.W.R.S.*, 5<sup>e</sup> éd. (1887), p. 329 : 'trächtiges oder säugendes Schwein'... 'ein mit anderen Tieren gefülltes, für die Tafel bestimmtes Schwein' ; Gröber, *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, t. 6 (1889), p. 134 ; Körting, *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*, 3<sup>e</sup> éd. (1907), n° 9765 ; Meyer-Lübke, *R.E.W.*, 3<sup>e</sup> éd., n° 8933 ; ainsi que, plus récemment, E. Gamillscheg, *E.W.F.S.*, 2<sup>e</sup> éd. (1969), pp. 875b-876a ; Dauzat/Dubois/Mitterand, *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, 4<sup>e</sup> tir. (1982), p. 771a. On pourrait aisément allonger cette liste.

(40) Les questions étymologiques d'ordre secondaire sont particulièrement enchevêtrées en italien ; voir, à ce sujet, la polémique de Meyer-Lübke avec Pieri

plupart d'elles sous silence, puisqu'il paraît certain que les mots romans susmentionnés viennent de TROIA. Et on en conclura sur l'énorme popularité dont devait jouir auprès des sujets parlants l'épisode le plus comique de l'*Iliade*. Le cas d'un zoonyme né d'une anecdote ne serait pas isolé<sup>(41)</sup>, mais il vaut mieux insérer cette drôle d'origine dans la fleuraison générale des noms de femelles en -IA.

## VI.

Tout en supposant que les reconstructions qu'on a entreprises ici, \*CERV-IA, \*LUNC-IA, etc., sont justes, nous ne sommes pas exempté de l'obligation de justifier l'absence de mots comme \*CAPR-IA, \*EQU-IA, \*VACC-IA, etc., aussi bien dans le corpus de mots attestés dans les textes dits « vulgaires », que dans l'inventaire des bases hypothétiques des formations romanes. Quelque chose a dû bloquer la propagation de ce schéma, pourtant abondamment représenté ; y a-t-il un moyen d'identifier cet obstacle ?

On nous permettra de faire, au lieu d'une réponse directe, une petite digression. On se rappelle ce joyau d'article qu'Émile Benveniste

---

et Nigra (*R.E.W.*<sup>3</sup> n° 8932) ; mais Meyer-Lübke prit la défense de Pieri contre D'Ovidio en ce qui a trait à la dérivation d'it. *intrugliare* 'barboter, patauger'. On se rappelle qu'en ancien espagnol *troya*, à la différence de *cerda*, *marrana* et *puerca*, ne s'employait qu'au figuré, d'ailleurs avec une nuance injurieuse (par ex. 'vieille entremetteuse'), et que ce mot ne fut vraiment cher qu'à certains poètes ; Juan Ruiz figurait dans leur nombre. On en a conclu que *troya* était un nom d'emprunt, peut-être au catalan, qui n'aurait circulé que dans certains milieux. Quelques étymologistes ont cru devoir constater que plusieurs traits de l'évolution de *truite* < TRÛCTA en français ne s'expliquent qu'en supposant l'intervention de *truie* sur son vocalisme. Quant au sens adjectival qu'a acquis *troja* en sarde ('sale'), on l'associe immédiatement avec l'emploi familier de *puerco* en espagnol : *i No seas puerco !*, etc. A comparer *los ojos linceas* 'les yeux d'un lynx'.

(41) On pense à la tentative d'expliquer *perro* en espagnol comme résultat de πυρρός 'tanné, fauve, tirant sur le roux' à travers un type massal. \*PIRRO- ; conjecture ingénieuse, mais tout de même controversée, lancée par H. et R. Kahane, *Animalia pyrrhica*, dans *Glotta*, 39 (1960), 133-145. Quelques-uns des chiens « historiques » portant ce nom étaient des animaux privilégiés, attachés à une cour royale et, pour cette raison, mentionnés par les anciens historiographes.

consacra naguère à SŪS et PORCUS en latin archaïque et rustique<sup>(42)</sup>. Familiarisé avec les textes latins s'occupant de l'élevage des animaux domestiques et du rituel des sacrifices, Benveniste réussit à démontrer brillamment que SŪS visait l'animal adulte ('truie') et PORCUS l'animal tout jeune ('pourceau'), et il sut en alléguer d'excellents parallèles en tirant profit de ses profondes connaissances des langues-sœurs du latin, y compris le khotanais récemment déchiffré. Un de ses meilleurs atouts dans ce jeu, qui se transforma vite en un coup de théâtre, fut l'existence de parallèles très nets : AGNUS : OVIS, HAEDUS : CAPRA, VITULUS (ou VITELLUS) : TAURUS, série à laquelle rien n'empêche le romaniste d'ajouter ce mystérieux type \*PULL-ĪTER, -ĒTRU, -ĪTRU 'poullain' qui, à en juger par les formes médiévales (a. fr. *poutre* 'pouliche', port. *poldro*, ast.-léon. *poltro*, esp. *potro*, etc.)<sup>(43)</sup>, s'opposait à ĒQUUS 'cheval'. Ce qui caractérise cette série, c'est l'existence prolongée de lexèmes différents pour l'animal adulte et l'animal jeune : dans tous ces cas les locuteurs se refusaient de recourir aux suffixes pour signaler le contraste d'âge ou de génération, malgré l'abondance de tels outils suffixaux, d'application d'ailleurs facile.

Tout en maintenant notre adhésion aux idées fort originales et suggestives de Benveniste, nous croyons ne pas nous tromper en postulant, pour le latin tardif parlé, un schéma non pas binaire (ou dyadique),

(42) Il y a lieu de se reporter, non pas à la première version de l'étude de Benveniste, qui parut comme article dans le *B.S.L.P.*, mais à sa rédaction définitive, qui constitue le chap. 2 de la première section du livre I de son ouvrage capital, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969.

(43) Une étude approfondie de cette famille de mots, importante sous tous les rapports, serait la bienvenue ; elle devrait s'intéresser à la différence entre la place de l'accent d'intensité en it. (*puledro*) d'une part et, d'autre part, dans le domaine luso-hispanique (*po(l)tro*, *poldro*) et en a. fr. (*po(u)tre*). Les suffixes de dérivation qu'on observe dans *poul-ain*, *-iche*, eux aussi, appellent l'attention. Puis on remarque de curieux problèmes de sémantique que révèle par ex. le sens actuel pris par *poutre*. Si c'est « le premier pas qui coûte », il faut savoir gré à Menéndez Pidal, *Orígenes del español*, 3<sup>e</sup> éd., Madrid, 1950, pp. 317-8, d'avoir amorcé une discussion préliminaire de certains problèmes. A la différence de Meyer-Lübke, il choisit comme point de départ la base \*PŪLLĒTRU et opère avec l'hypothèse de deux déplacements différents de la dentale, en examinant la répartition géographique, dans la péninsule ibérique, des types \*PULLĒTERU et \*PULDĒRU (par l'intermédiaire de \*PULLĒDRU) — produits parallèles de deux méatèses. Malgré ces tâtonnements utiles il reste encore un grand nombre d'inconnues dans nos conjectures.

mais plutôt ternaire (triadique), qui prête à une projection triangulaire. On élargira donc la thèse centrale de Benveniste en affirmant que là où l'on trouve, en zoonymie, un contraste lexical net entre les adultes et les jeunes, il est fort probable que les sujets parlants faisaient aussi de sérieux efforts pour introduire une opposition parallèle entre le nom du mâle et celui de la femelle — même au prix des emprunts occasionnels à d'autres langues, celles de la famille germanique y comprises. C'est le cas, en français, de *bélier/chèvre/agneau*, de *taureau/vache/veau*, ou de *cheval ~ coursier/jument* (anc. *yve*)/*poul-ain, -iche* ; en italien, de *becco/capra/capretto* (de contour, il est vrai, moins net), *cavallo/giumenta/puledro, montone/pecora/agnello ~ pecorella* et *toro/vacca/vitello*. On peut y ajouter quelques désignations de la volaille : *coq/poule/poussin*.

En général, une telle tendance suffisait pour couper court à la diffusion du suffixe -ĪA qu'on vient de dégager. Elle explique aussi, pour en venir aux êtres humains, la superfluité de toute tentative de forger un mot comme \*FĒMINIA, puisque le contraste avec VIR suffisait et qu'il existait aussi d'autres mots, non apparentés, pour 'enfant' (ĪNFĀNS et, au pluriel, le nom collectif LĪBERĪ « par rapport aux parents et sans désignation d'âge », *D.Ē.L.L.*). Au contraire, pour NŪTRĪC-IA le suffixe en question était le bienvenu, puisque ce mot, pour des raisons biologiques évidentes, n'avait pas d'autre marque mettant en relief l'allusion au sexe.

Ce second modèle s'étend naturellement aux noms de parenté. Les deux facteurs, d'ailleurs entièrement indépendants, qui le favorisent sont : a) le caractère de la langue en question : moins elle s'est éloignée du latin (par conséquent, du schéma indo-européen), et plus grande est la probabilité de la prédominance de ce modèle (mais il faut compter avec des exceptions) ; b) le degré (biologique) des liens familiaux — c'est évidemment la proximité et non la distance de parenté qui s'accorde mieux avec le choix de ce modèle. Il suffit d'observer *frère - sœur*, mais *cousin - cousine, aïeul - aïeule ; oncle - tante, gendre - bru, père - mère, prétendu - fiancée*, mais *marâtre* privée de l'appui de \**parâtre*, etc. ; il est loisible d'affirmer que *neveu - nièce* représentent un cas-limite<sup>(44)</sup>.

(44) Tandis que le locuteur latinophone un tant soit peu intelligent devinait un lien entre NEPŌTE et NEPTE (pour me servir des mots de la langue à l'état classique, mis au cas oblique), au contraire *neveu* et *nièce*, et même leurs prototypes médiévaux *nevout* [nəvo<sub>0</sub>t] et *niece* [njɛtsə], étaient trop

L'espagnol va beaucoup plus loin que le français dans l'élimination graduelle de ce type ; il ne reste, au fond, que *padre - madre, marido - mujer, yerno - nuera* (l'existence de cette dernière paire est d'ailleurs compromise par l'intrusion des périphrases : *hijo político, hija política*, tout comme *esposo - esposa* guettent l'occasion de remplacer *marido - mujer*). Par contre, les langues germaniques et, surtout, slaves ont conservé en abondance les oppositions fondées sur le radical, surtout aux stades antérieurs de leur développement. Ainsi, l'allemand pré-classique opposait non seulement *Muhme* 'tante' à *Oheim*, syncopé en *Ohm* 'oncle', mais aussi *Vetter* 'cousin' à *Base* 'cousine' (on en trouve de curieux vestiges en yiddish), pour ne pas rappeler l'opposition banale de *Sohn* et *Tochter*. En russe (surtout au niveau rural), les polarisations de ce type pullulent : *bába* 'femme d'un certain âge' - *ded* 'homme âgé' et, en vertu de ce dualisme, *bábuška* 'grand-mère' - *déduška* 'grand-père' ; *déver* 'frère du mari' - *zolóvka* 'sœur du mari' ; *šúrin* 'frère de l'épouse' - *svojáčenica* 'sœur de l'épouse' ; *ženíx* 'fiancé' - *nevésta* 'fiancée' ; *muž* 'mari, époux' - *žená* 'épouse' ; etc. Ce qui est frappant, c'est que l'espagnol et le portugais se sont, à titre d'exception, plus éloignés à cet égard de la source commune que le français. C'est la possibilité du nivellement qui semble avoir séduit les locuteurs de ces deux langues, d'ordinaire conservatrices.

## VII.

Le troisième et dernier modèle disponible pour opposer les deux sexes, en parlant des hommes et des femmes au sein de la famille humaine (au sens le plus étendu du mot) ainsi que des mâles et des femelles dans le règne des animaux, c'est l'adaptation, pure et simple, du schéma AMĪCUS - AMĪCA, BONUS - BONA, caractéristique surtout des adjectifs, des numéraux ordinaux, des participes passés (45), etc.

---

éloignés l'un de l'autre pour que les francophones pussent reconnaître leur complémentarité. En ancien français, la relation entre *filz/fil* et *fille* [fiλə, fiλə] était encore comparable à celle qui naguère unissait FĪLIUS et FĪLIA ; mais sur ces entrefaites l'asymétrie entre *filz* [fis] et *fille* [fi:, fi:jə] a atteint des proportions alarmantes, sans qu'on puisse parler d'une rupture de toute connexion (à observer le rôle d'attache que joue l'adjectif savant *filial*).

(45) On se demande si la seule ressemblance à un participe passé ne suffisait pas parfois à provoquer ou, au moins, à stimuler le développement d'un zoonyme double en -US, -A. Ainsi, les latinistes les plus autorisés nous

Pour commencer, certains noms de parenté appartenant, dès l'origine, à l'une ou à l'autre de ces catégories (d'ailleurs apparentées). C'est ainsi qu'on arrive, à partir de SPŌNSUS, -A — moyennant un changement sémantique pas trop radical — à *époux/épouse, esposo/esposa*, etc. ; à comparer, en italien, *promesso*, -a. Un autre adjectif, GERMĀNUS, -A, a donné lieu, au moyen d'une bifurcation sémantique, à (*h*)*ermano*, -a 'frère, sœur' en espagnol et à *irmão, irmã(a)* en portugais, tout en gardant sa catégorie grammaticale en français : *cousin(e) germain(e)*. *Cousin(e)* et *sobrino*, -a, eux aussi, étaient des adjectifs au point de départ, le second des deux se rattachant — on l'a signalé déjà — à SORŌRĪNUS 'relatif à la sœur'. En italien, le cas de beaucoup le plus transparent est celui de *nonno* 'grand-père' - *nonna* 'grand-mère', qui descendent en ligne directe de NONNUS, -A, mot enfantin (en latin ecclésiastique, on finit par l'appliquer au moine et à la nonne) ; à comparer en espagnol *ñoño* < \**noño* 'sénile', le synonyme assez pittoresque de *chocho, lelo* et *memo*. Parmi les descendants des numéraux ordinaux on réservera la place d'honneur à *primo* 'cousin', *prima* 'cousine' dans les deux langues principales de la péninsule ibérique. C'est la pression de cette invasion massive qui justifie l'audacieuse transformation de NEP(Ō)TE et de NEPTE (ne fût-ce qu'au sens de 'petit-fils', 'petite-fille') en esp. *nieto*, -a, port. *neto*, -a au prix d'un état de choses réellement nouveau : la rupture formelle plutôt que seulement sémantique avec la tradition romaine.

Si notre premier modèle, les féminins en -IA, manifestait un certain archaïsme (qu'il s'agisse de AVIA, de NŪTRĪCIA ou de \*LUNCIA, aucun chercheur sérieux ne placerait leurs points de naissance en dehors du latin) et si le second modèle (*frère - sœur*) ne semble pas avoir été caractéristique d'aucune époque particulière, le troisième modèle avait poussé, certes, ses premières racines, encore tendres (FĪLIUS - FĪLIA, LUPUS - LUPA), dans l'Antiquité, mais ne s'est développé vigoureusement qu'au cours du Moyen Age et des époques ultérieures. Il doit son élan, en partie, aux mots d'emprunt, y compris les hellénis-

---

apprennent qu'à la différence de LUPA, URSA ne s'employait en latin que dans la langue poétique pour servir, à l'imitation du grec, à la désignation de deux constellations. Sans oser mettre en doute cette explication, on est tenté d'y ajouter que l'existence de ĀRSUS, ĀRSA 'brûlé(e)', CURSUS, CURSA 'couru(e), etc., pourrait avoir, en partie, frayé le chemin à URSUS, URSA.

mes (it. *zio - zia*, esp. et port. *tío - tía*) ; c'est le triomphe du nouveau mot pour le 'chat domestique' : *chat - chatte* en français, *gato - gata* en espagnol et en portugais, *gatto - gatta* en toscan (aux dépens de *FĒLĒS*) qui coïncide avec une nouvelle victoire remportée par le modèle III. Quelquefois on se demande si cet avantage morphologique n'a pas été un des facteurs décisifs qui ont facilité ou accéléré le processus de l'emprunt. A la place de mots à désinence ambiguë, comme *MĒLĒS* 'martre' (ou 'blaireau') — comment deviner que dans ce cas, c'est un nom commun féminin ? — les nouveaux venus, qu'il s'agisse d'hellénismes (comme, vraisemblablement, *perro* et *burro*, *borrico* 'âne' en espagnol) ou de germanismes (comme *bélier* et *renard* en regard de *renarde* en français), ne soulevaient pas de doutes grammaticaux. A cet égard, on peut dire que *perro/perra* concurrençait *CANE/\*CANIA* et, au moins typologiquement, *chien/chienne* et *cachorro*, *-a* du portugais brésilien, supérieurs tous les quatre à *CANĒS*, condamné, lui, à végéter comme un mot vieillot de genre commun.

S'il s'agissait ici non pas d'un article de revue, mais d'une monographie, il aurait fallu aborder plusieurs problèmes secondaires qu'on a cru pouvoir et devoir omettre. Un des plus passionnants est la réaction que les sujets parlants recourant au schéma III ont manifestée devant les tours que peut leur jouer la collision des homonymes. Ainsi, la proximité des paradigmes de *ASINUS* et *ASINA* causait des difficultés déjà aux Romains ; on se tirait d'affaire en opposant, au dat. et abl. pl., *ASINĪS* (m.) à *ASINĀBUS* (f.). L'italien (*asino*, *-a*) et l'espagnol (*asno*, *-a*) se sont débarrassés de cet inconvénient en abandonnant la déclinaison ; mais en français, *asne* marquait le point de convergence de *ASINUS* et *ASINA*, ce qui a rendu nécessaire la création de *ânesse*, tout comme on a appris à distinguer *la Suisse* (nom de pays) d'une *Suisse* (nom d'habitant). Autre solution notable : si le latin classique conservait un archaïsme choquant comme *SOCER : SOCRUS* (avec un vocalisme semblable à *svĕkor : svekróv'* en russe), les parlars des provinces de l'Empire, eux, procédèrent à un nivellement en faveur de *SOC(E)RU : SOC(E)RA*. On pouvait adopter ce schéma définitivement dans la plupart des langues romanes (port. *sogro : sogra*, it. *suocero : suocera*, etc.) ; quant au français, on fit un effort dans cette direction (a. fr. *suire*), mais cet effort s'écroula, puisque les deux bases du latin vulgaire qu'il fallait distinguer aboutirent au même résultat. C'est cette fâcheuse collision qui paraît être à la source du remplacement du mot devenu ambigu par *beau-père* et par *belle-mère*, c'est-à-dire par des circonlocutions de ton propitiatoire.

## VIII.

Dans ce travail, il ne s'agissait pas de dresser un inventaire de possibilités lexico-morphologiques, ni de présenter une liste exhaustive de formations en question, ni d'identifier les forces qui ont poussé les francophones à se contenter d'un mot simple, *morse*, là où les lusophones crurent devoir recourir à une combinaison stéréotypée, *elefante marinho*, ni même de se demander pourquoi, pour certains animaux, les langues paraissent n'avoir besoin que d'une seule forme pour désigner le mâle et la femelle de l'espèce — témoins fr. *écureuil*, esp. *(h)ard(ill)a*, it. *scoiattolo*, roum. *veveriță*, tandis que pour d'autres on n'épargne aucun effort pour en arriver à avoir deux mots distincts, même moyennant un emprunt ou en recourant au jeu de la dérivation : fr. *lièvre-hase*, esp. *lebrón - liebre* (46). Tous ces problèmes sont légitimes et intéressants, mais ils dépassent nos buts immédiats.

Ce qu'il fallait démontrer, c'est que le concept de la famille, en partie biologique et en partie social, dépasse les limites aussi bien du domaine humain que du règne animal, ne formant au fond qu'un seul tout ; de plus, le témoignage des langues romanes confirme ce que d'autres sources nous faisaient entrevoir depuis des siècles, à savoir que la *FAMILIA* romaine comprenait aussi les *FAMULI*.

Cela posé, on a examiné de près les principaux modèles de la formation des mots désignant la 'femme' ou la 'femelle', sans perdre de vue les noms de certaines servantes. On s'est arrêté tout spécialement aux dérivés du latin vulgaire en *-IA*, parce que c'est une catégorie que les manuels les plus autorisés ont négligée ou méconnue ; au nombre, d'ailleurs réduit, des mots que nous avons reconstruits ailleurs, nous

---

(46) On n'a même pas jeté un coup d'œil sur la composition des mots — y compris, selon l'école de Paris, l'emploi de préfixes —, parce que, sauf pour *BIS-* et *TER-* (fr. *bisaïeul* ; esp. *biznieto*, *tatarabuelo*), ce procédé a été mis à l'épreuve assez rarement en roman ; une preuve éclatante de sa rareté fut la transformation, en portugais pré-littéraire, de *ANTENATU* 'né auparavant' en *enteado* 'beau-fils' (au sens de 'Stiefsohn', 'stepson'). A noter, tout de même, esp. *concuñada* 'épouse du beau-frère' (degré de parenté délimité nettement en face de *cuñada* 'belle-sœur') et *tio abuelo* 'grand-oncle', espèce de compromis entre *tio* et *abuelo*. On ne rencontre rien de semblable dans le domaine de la zoonymie. Quant aux noms des domestiques, on pourrait placer ici *concierge* si ce mot descend, à travers \**consierge*, de *CŌNSERVIUS*.

avons ajouté cette fois-ci \*LŮNCĪA 'lynx' en spécifiant le rôle secondaire que -IA a pu jouer dans l'amusante métamorphose de *Troie* en *truie* ; celle-ci porte le témoignage du rôle qu'a joué la gastronomie grecque dans la *Romania* des premiers siècles. Nous n'avons pas négligé d'effleurer les deux questions moins compliquées et plus familières concernant l'opposition du type TAURUS - VACCA, d'une part, et, d'autre part, celle de EQUUS - EQUA, tout en prenant en considération, par-dessus le marché, la mise au point de Benveniste sur SŮS - PORCUS, qui semble demander un léger complément ; et nous avons essayé de placer l'ensemble de ces problèmes dans la perspective de la segmentation — telle que la pratique la nomenclature populaire, plutôt que la taxonomie scientifique — de la vie d'un être vivant.

Université de Californie, Berkeley.

Yakov MALKIEL